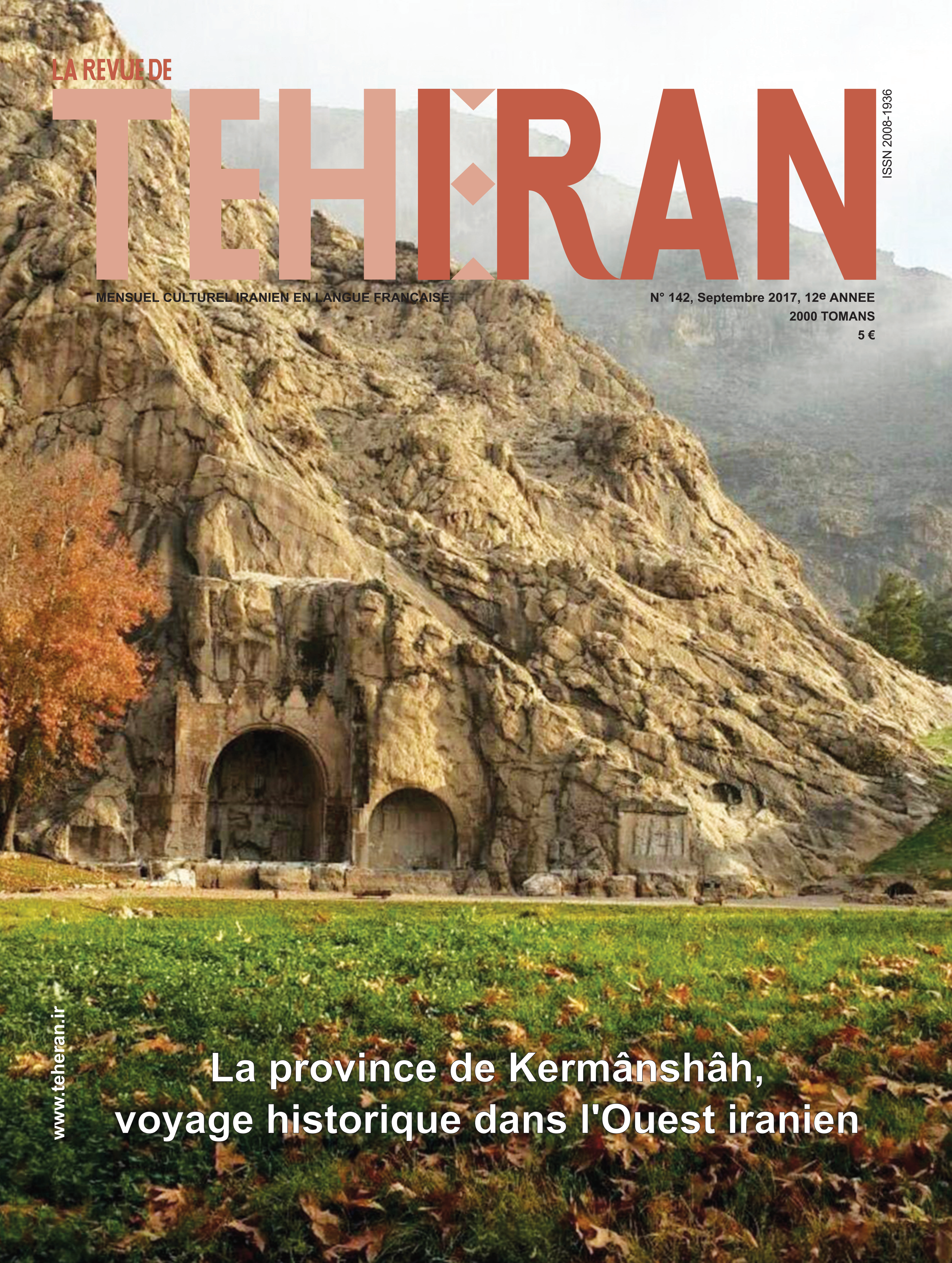
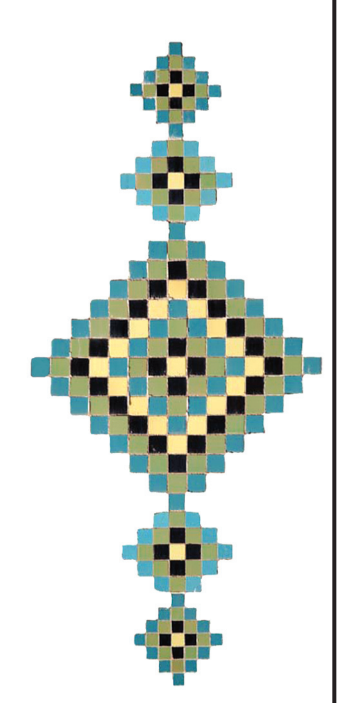


LA REVUE DE
TEHRAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 142, Septembre 2017, 12e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
www.teheran.ir
La province de Kermânshâh,
voyage historique dans l'Ouest iranien



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Le site de Tâgh-e Bostân, un complexe comprenant plusieurs épigraphes sur roc de la période sassanide, situé au nord-ouest de la ville de Kermânshâh.





LA REVUE DE
TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 142 - Shahrivar 1396
Septembre 2017
Douzième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire



▲ *Vue de Dinevar*

L'histoire de la province de Kermânshâh

Afsâneh Pourmazâheri

La province de Kermânshâh est considérée comme faisant partie du Kurdistan iranien. Elle relie la Mésopotamie au plateau iranien. Les fouilles près des inscriptions de Bisotoun situé dans la région ont permis de mettre à jour un site vieux de 35 000 ans et la preuve de l'existence passée de Néanderthaliens. D'autres vestiges archéologiques situés dans la vallée de Kangavar et remontant à 5000 av. J.-C. peuvent aujourd'hui être admirés et sont comparables, par leur importance, aux sites archéologiques du Lorestân et de Nahâvand. Un site néolithique situé sur l'un des versants de la colline de Ganj Dareh et datant de 8450 avant notre ère est considéré comme l'une des premières zones agricoles connues de la plaine de Zagros.

Les origines exactes de la région de Kermânshâh actuel sont difficiles à déterminer. Elle aurait été une partie de la vaste région appelée la Médie. Le fait est que «Kermânshâh» était un nom connu à l'époque de Bahrâm IV, le frère ou fils de Shâpour III. Bahrâm adopta ce nom avant son accession à l'époque où il était gouverneur de Kermân, et il apparait sur tous les sceaux sassanides de cette époque. D'après Yaqout al Homavi (1179–1229), le nom arabe de Kermânshâh était Qermisin, tandis que Mostowfi Qazvini (1281–1349) considère le nom Qarmâsin (et ses variantes Qermâsin et Qarmisin) comme étant la forme archaïque de Kermânshâh. Cependant, les géographes médiévaux notamment Al Muqaddasi (945-991) préféraient le terme «Kermânshâhân».

Durant la conquête musulmane, Kermânshâh s'est rendu aux forces arabes sous Jarir ibn Abdoullah Al Bajali. A cette époque, il faisait partie de la vaste province de Jebâl, et était connu comme l'une de ses quatre régions principales. Suite aux réformes fiscales du calife Muawiya (602-680), la province devint l'un des deux districts pourvoyeurs de revenus pour soutenir les troupes de Koufa. Les vestiges et les

inscriptions achéménides et sassanides situés près de Kermânshâh à Bisotun et à Bâq-e Bostan ont fasciné les premiers auteurs musulmans, et ont été pour eux l'occasion de créer d'impressionnantes représentations (préislamiques donc) notamment de Khosrow II, Shirin et Farhad, et du cheval Shabdiz. Il est à noter que sous le règne du Ziyaride Mardâvij (927-935), les Deylamites ont détruit la région et ont asservi tous ses habitants; cette même région qu'Ibn Hawqal décrivait au Xe siècle comme un endroit prospère et agréable, riche en végétation, fruits, pâturages, troupeaux et eau. Cette description est confirmée par son contemporain Al-Muqaddasi, qui ajoute que la région était aussi connue pour la belle mosquée de sa place du marché.

La politique de la période bouyide a rendu possible l'essor de quelques petites dynasties kurdes dans les régions autour de Kermânshâh et Dinevar. Sous les Seldjoukides, Kermânshâh était encore militairement et économiquement important en raison de son emplacement à l'intersection de la grande route reliant Bagdad au Khorâssân. Pour la même raison, la région est devenue un sujet de contestation dans les conflits régionaux qui ont ponctué l'histoire de l'Iran à partir du XIIe siècle. En 1197, l'émir khwarezmien Miânjoq a pillé Kermânshâh. Il était sur le chemin des troupes de Hulagu Khân (1217-1265) qui se rendaient de Hamedân vers Bagdad. En décembre 1257, son armée détruisit la ville et massacra ses habitants.

A partir de l'ère mongole, Kermânshâh

> Les origines exactes de la région de Kermânshâh actuel sont difficiles à déterminer. Elle aurait été une partie de la vaste région appelée la Médie. Le fait est que «Kermânshâh» était un nom connu à l'époque de Bahrâm IV, le frère ou fils de Shâpour III. Bahrâm adopta ce nom avant son accession à l'époque où il était gouverneur de Kermân, et il apparait sur tous les sceaux sassanides de cette époque.



▲ *Colline de Ganj Dareh*

gagna en importance en tant que frontière stratégique entre les empires safavide et ottoman. Il occupait donc un rôle particulièrement crucial pour la défense des activités politiques des Safavides en Irak et pour contrecarrer les menaces ottomanes sur l'Azerbaïdjan. Le contrôle

Pour assurer le contrôle total sur la région et soutenir les campagnes futures en Irak ottoman, Nâder Shâh ordonna la construction d'une forteresse à l'ouest de Kermânshâh, bien approvisionnée en armes et en munitions. La forteresse devint un lieu crucial pour le contrôle de l'Iran occidental et joua un rôle important dans les luttes pour le pouvoir qui aboutirent à l'assassinat de Nâder Shâh en 1747.

de cette zone frontalière a changé de mains entre les Safavides et les Ottomans à plusieurs reprises, et la lutte de pouvoir a affecté les relations des deux empires avec les tribus kurdes de la région, ce qui a mis en péril l'équilibre des pouvoirs. Sous Shâh Tahmasp I (1514-1576), le deuxième roi safavide, les tribus kurdes d'Iran se sont positionnées à l'avant-garde du conflit ottomano-safavide. Pendant le règne des premiers safavides, les Kalhor étaient la tribu kurde la plus puissante de la province de Kermânshâh, mais à partir du milieu du XVIIe siècle, la famille Zangeneh affermit sa position, elle qui servait les Safavides depuis le XVIe siècle. En 1653, le Sheikh Ali Khân Zangeneh fut nommé khân de Kalhor, de Sonqor et de Kermânshâh, patrie de la famille Zangeneh. Shâh Soleyman Ier (1647-1694) promut le Sheikh Ali Khân Zangeneh au grand vizirat, poste qu'il occupa de 1669 à 1689. Pour le reste de la période safavide, la région de Kermânshâh est restée sous le contrôle de cette grande famille.

Profitant du chaos suite à l'invasion afghane et au renversement des Safavides, les Ottomans reprirent leurs efforts pour développer leur présence dans le nord-ouest de l'Iran. En octobre 1723, Hasan Pâchâ, le gouverneur ottoman de Bagdad, assiégea Kermânshâh en avançant vers Hamedân. Abd-al-Bâqi Khân Zangeneh, gouverneur de Kermânshâh, s'avoua vaincu et les Ottomans occupèrent la ville. Hasan Pâchâ mourut à Kermânshâh en février 1724 et fut remplacé par son fils, Ahmad Pâchâ, qui s'imposa ensuite à Hamedân. Durant l'automne 1724, les Ottomans se saisirent de la province de Kermânshâh, ainsi que d'Ardalân, Hamedân et du Lorestân. Ashraf Gilzay, le chef afghan et le prétendant au trône iranien, écrasa les Ottomans près de Hamedân en 1726, mais pour se faire reconnaître comme shâh, il accepta en 1727 un traité cédant de vastes étendues de ses provinces aux Ottomans. Selon les registres turcs, de nombreux villages de la province de Kermânshâh à cette époque furent dépeuplés.

Nâder-qoli Beg Afshâr (futur Nâder Shâh), après avoir mis le très jeune roi safavide Tahmâsp II sur le trône et vaincu les Afghans à la bataille de Mehmândoust, prit le contrôle de Kermânshâh et des autres territoires cédés par Ashraf Gilzay. Le gouverneur ottoman de Bagdad, Ahmad Pâchâ, contre-attaqua dès que Nâder revint dans le Khorâssân, et occupa Kermânshâh. La zone fut faiblement défendue par Tahmâsp qui perdit la bataille à Korejân en septembre 1731. Tahmâsp accepta ensuite un traité cédant le territoire au nord des Araxes aux Ottomans en échange de leur évacuation des territoires récemment occupés (les Ottomans se

retirèrent de Hamedân mais restèrent à Kermânshâh). Nâder utilisa cet événement comme alibi pour destituer Tahmâsp et agir comme régent au bénéfice du futur roi Abbâs III. Pour attaquer Ahmad Pâchâ à Bagdad, Nâder rassembla une armée à Hamedân et assiégea Kermânshâh à la fin de 1732 – région qui fut considérée comme une partie du territoire iranien par la suite. Pour assurer le contrôle total sur la région et soutenir les campagnes futures en Irak ottoman, Nâder Shâh ordonna la construction d'une forteresse à l'ouest de Kermânshâh, bien approvisionnée en armes et en munitions. La forteresse devint un lieu crucial pour le contrôle de l'Iran occidental et joua un rôle important dans les luttes pour le pouvoir qui aboutirent à l'assassinat de Nâder Shâh en 1747.

Ebrâhim Mirzâ Afshâr, neveu de Nâder Shâh, se révolta contre son frère Adel Shâh et envoya une troupe vers Kermânshâh, qui pilla toute la ville. Mais peu de temps après, Hossein Khân Zangeneh prit Kermânshâh, confisqua la richesse des marchands locaux, et saisit l'artillerie de la forteresse. Kermânshâh devint ensuite la scène des affrontements entre les forces zand et d'Ali-Mardân Khân Bakhtiâri. Après un siège de deux ans soutenu par les tribus Zangeneh et Kalhor, Mohammad Khân Zand occupa la forteresse de Kermânshâh au nom de Karim Khân Zand en 1753. La résistance d'Ali-Mardan Khân dans la ville obligea Karim Khân à envahir Kermânshâh la même année. La bataille de Kermânshâh se solda par la défaite d'Ali-Mardan Khân. Karim Khân nomma Mohammad Khân et le Sheikh Ali Khân gouverneurs militaires de Kermânshâh et de sa forteresse. Kermânshâh resta principalement sous le contrôle de la famille Zangeneh tout au long de la période zand (1750-1794). Le gouverneur le plus puissant de la ville était alors



▲ *Image de Taq-e Bostan en 1829*

Allahqoli Khân Zangeneh. Après la disparition d'Ali-Morad Khân Zand en 1785, le gouverneur d'Ardalan, Khosrow Khân Bozorgi, prit le pouvoir dans la province et fit assassiner Allahqoli Khân, qui avait concentré ses forces dans le district de Senna. Khosrow Khân Bozorgi était également un allié d'Aqâ Mohammad Khân Qâdjâr (1742-1797), et sa victoire sur Ja'far Khân Zand ouvrit la voie à la conquête qâdjâre de l'Iran occidental.

La région de Kermânshâh resta un territoire problématique pour les Qâdjârs en raison des tensions créées par la présence des Ottomans en Irak et des préoccupations concernant la sécurité des pèlerins qui se rendaient aux sanctuaires chiites situés en Irak actuel.

La région de Kermânshâh resta un territoire problématique pour les Qâdjârs en raison des tensions créées par la présence des Ottomans en Irak et des préoccupations concernant la sécurité des pèlerins qui se rendaient aux sanctuaires chiites situés en Irak actuel. En 1806, Fath 'Ali Shâh (1772-1834) nomma son premier fils, Mohammad Ali Mirzâ, gouverneur de Kermânshâh, puis en 1809 gouverneur général de la région élargie englobant Kermânshâh, Sonqor, Hamedân et le Lorestân. Mohammad Ali Mirzâ agrandit la muraille de la ville et y construisit une nouvelle forteresse, des caravansérails et des maisons pour les marchands. Le nombre de ces bâtiments dépassait la plupart de ceux construits dans d'autres villes au début de la période qâdjâre en Iran. Mohammad Ali Mirzâ était un homme cultivé et religieux. Il invita le théologien chiite Sheikh Ahmad Ahsâ'i à Kermânshâh, où il demeura de 1814 à 1822. Au cours de la dernière guerre turco-perse (1821-23), Mohammad Ali Mirzâ, commandant une armée modernisée et principalement kurde, parvint à vaincre les Ottomans en 1821 et à occuper de manière permanente Zehab au Kermânshâh, mais il décéda peu de temps après du choléra en revenant de Bagdad à Kermânshâh. Après la mort de Mohammad-Ali Mirzâ, la province de Kermânshâh périclita, principalement à cause de la tyrannie des gouverneurs incompétents.

Après l'accession de Nâsseredin Shâh au trône en 1848, la gouvernance fut confiée uniquement aux membres de la famille qâdjâre. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les gouverneurs qâdjârs de Kermânshâh parvinrent à rétablir une relative sécurité dans la région. Au cours de cette période, une division du régiment de cavalerie basée à Kermânshâh fut envoyée à Téhéran pour surveiller les murs de la ville. Le régiment de cavalerie de Kermânshâh participa également à la conquête de Herat pendant la guerre anglo-perse de 1856-57. En 1871, lors de son pèlerinage aux sanctuaires chiites en Irak, Nâsseredin Shâh passa deux fois par Kermânshâh. Il destitua à l'occasion Emadoddowleh, gouverneur de Kermânshâh, en raison des plaintes déposées contre lui par les locaux auprès du Shâh. Son frère aîné prit sa place. Un an et demi après, le poste lui fut restitué et il l'occupa jusqu'à sa mort en 1875.

Dans les années qui suivirent la gouvernance d'Emadoddowleh, Kermânshâh changea souvent de gouverneur. En conséquence, la situation devint instable, entrainant des révoltes tribales et conduisant à une restructuration administrative. Le fils aîné de Nasseredin Shâh, Massoud Mirzâ, puissant gouverneur d'Ispahan (1874-1907), prit le contrôle de la plupart des provinces

centrales et du sud du pays, y compris de Kermânshâh. Au cours des journées troublées qui suivirent l'affaire du tabac (1890-1891), Amir Nehâm Garrousi fut rappelé d'Azerbaïdjan et nommé gouverneur (1891-96) des provinces centrales d'Iran (qui comprenaient Kermânshâh, le Kurdistan et Hamedân). Amir Nehâm fut le dernier gouverneur de Kermânshâh sous Nâsseredin Shâh. Mozaffaredin Shâh (1896-1906) nomma d'abord Zeynol-Abed Khân Hosam-ol-Molk gouverneur de Kermânshâh, mais il la remplaça rapidement par d'autres dont le dernier fut Abd-ol-Hossein Mirza Farmânfarmâ. C'est lors de la gouvernance de ce dernier que des consulats russes et britanniques furent établis à Kermânshâh, respectivement en 1903 et 1905.

Occupé par l'armée russe impériale en 1914, suivie par l'armée ottomane en 1915 pendant la Première Guerre mondiale, Kermânshâh fut évacuée en 1917, lorsque les forces britanniques arrivèrent pour expulser les Ottomans. Kermânshâh participa activement à la Révolution constitutionnelle. Une partie de la population, avec à sa tête des représentants élus, réclama la protection de la propriété des paysans et des villageois de Kermânshâh – demande qui ne fut pas approuvée par le gouverneur anti-constitutionnaliste Soltân Mohammad Mirzâ Seif-ol-Dowleh. Après sa destitution et sous le gouvernement provisoire, en 1909, le quartier juif de Kermânshâh devint le théâtre de révoltes qui furent gérées par le consul britannique du moment. Entre la fin de la Première Guerre mondiale et la chute de la dynastie qâdjâre (1918-25), douze gouverneurs, principalement des chefs militaires, gouvernèrent la région. La province joua un rôle important pendant la période qâdjâre et, plus tard, dans le mouvement républicain sous la dynastie Pahlavi. La ville de Kermânshâh fut durement touchée pendant la guerre Iran-Irak, et certaines régions comme Sar-e Pol-e Zahâb et Qhasr-e-Shirin furent presque complètement détruites. La province eut pour nom officiel, de 1969 à 1986, Kermânshâhân. Après la Révolution en

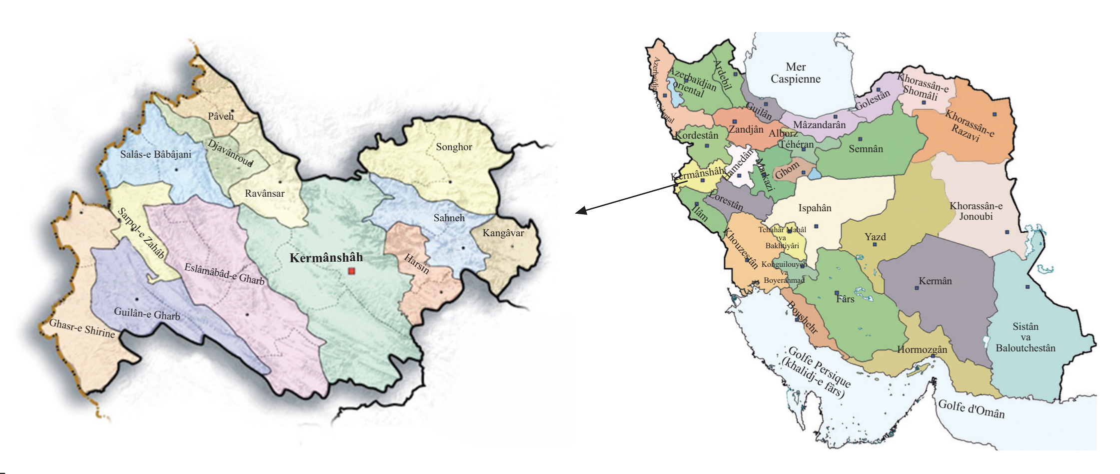
Occupé par l'armée russe impériale en 1914, suivie par l'armée ottomane en 1915 pendant la Première Guerre mondiale, Kermânshâh fut évacuée en 1917, lorsque les forces britanniques arrivèrent pour expulser les Ottomans.

1979, la ville fut nommée un temps Ghahramân Shahr, et plus tard, de 1986 à 1995, le nom de la ville ainsi que celui de la province changèrent pour devenir «Bâkhtarân» qui signifie l'ouest et fait référence à l'emplacement de la ville et de la province dans le pays. Après la guerre Iran-Irak, cependant, la ville fut rebaptisée Kermânshâh, selon le désir de ses habitants, et conformément à la mémoire littéraire perse, et à celle, collective, des Iraniens. ■

Bibliographie:
- Ardalân, Shirine (2004), *Les Kurdes Ardalân: entre la Perse et l'empire ottoman*, Paris: Geuthner.
- Astarâbâdi, Mâziâr (1962), *Târikh-e Jahângoshâ-ye Nâderi*, Téhéran: Anvâr.
- Calmard, Jean (2015), "Kermânshâh iii. History to 1953", *Encyclopædia Iranica*, online edition, available at http://www.iranicaonline.org/articles/Kermânshâh-04-history-to-1953.
- Soltâni, Mohammad Ali (2002), *Joghrafia-ye tarikhi va tarikh-e mofassfal-e Kermânshâhan (*La Géographie Historique ou l'histoire exhaustive de Kermânshâh), Téhéran: Sahâ.

Présentation générale de la province de Kermânshâh

Babak Ershadi



Avec une superficie de plus de 24 998 km², la province de Kermânshâh représente 1,5% de la superficie totale du territoire iranien. Sa population s'élève à 1 952 434 personnes, selon le recensement national de 2016. Située à l'ouest du territoire iranien, la province de Kermânshâh est au sud de la province du Kurdistân, à l'ouest de la province de Hamadân, au nord des provinces du Lorestân et d'Ilâm. A l'ouest, Kermânshâh partage une frontière de 330 km avec l'Irak.

Egalement localisée dans la région du Zagros[1], une grande partie de la superficie de Kermânshâh est couverte de montagnes. Hezârkâni est le sommet le plus haut de la province, qui culmine à 3420 m. Ses plaines sont situées au pied des montagnes et des petites ou grandes vallées du Zagros. Cette province a un climat varié: des zones froides dans la haute montagne (Pâveh ou Songhor), des zones chaudes (Ghasr-e Shirine), et des zones tempérées (Kermânshâh ou Eslâmâbâd Gharb).

Avec les provinces du Kurdistan au nord et la province d'Ilâm au sud, Kermânshâh compte parmi les provinces majoritairement kurdes de l'Iran. En effet, 92,5% de ses habitants appartiennent aux différents groupes ethniques kurdes (Kalhor, Zanganeh, Sandjabi, Gouran…). Le kurde est donc la langue principale des habitants de Kermânshâh. Le reste de la population parle le farsi (dialecte de Kermânshâh), l'arabe, et le turc (à Songhor). Notons aussi que dans d'autres provinces iraniennes, les Kurdes représentent d'importants pourcentages de la population locale; c'est le cas du Khorâssân du Nord (46,1%), de l'Azerbaïdjân de l'Ouest (21,7%), et de Hamedân (10,3%).

La majorité des habitants de la province de Kermânshâh sont chiites duodécimains, mais il y existe aussi des minorités religieuses (sunnites, yarsâns, juifs et chrétiens). A l'exception de la ville de Songhor, les Kurdes sont majoritaires dans l'ensemble des 31 villes de la province. Les persanophones ont immigré dans cette province il y a deux siècles (venant majoritairement de Hamedân, d'Arak, Ispahan ou Semnân), d'où l'apparition d'un dialecte persan spécifique à Kermânshâh.

Le kurde, langue indo-européenne de la famille des langues iraniennes, se divise en plusieurs dialectes, dont les principaux sont le sorani, le kurmandji et le zazaki. Les habitants de la province de Kermânshâh parlent majoritairement un autre dialecte kurde appelé le kurde du sud, assimilé parfois au dialecte Kalhor.

L'un des documents les plus anciens faisant allusion au peuple kurde est une épigraphe sumérienne datant

du troisième millénaire av. J.-C. qui fait référence à la «Corduène» (ou Korduène), une ancienne région au nord de la Mésopotamie.

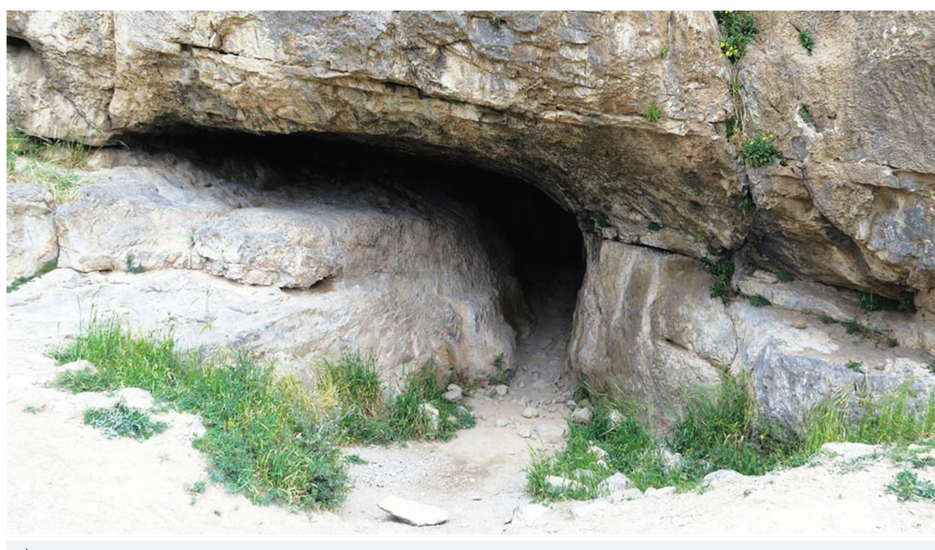
Les recherches scientifiques indiquent que la quasi-totalité des zones de la province de Kermânshâh était habitée par l'homme, sans interruption, depuis l'âge de pierre. Les monuments historiques montrent d'ailleurs que la province de Kermânshâh comptait parmi les centres importants du peuplement dans la région médiane du Zagros. Les découvertes effectuées en 1949 par l'anthropologue américain Carleton S. Coon, dans la Grotte des chasseurs près de Bistoun (Behistoun) attestent d'une présence humaine dans cette région il y a 70 000 ans, époque que les savants appellent le Moustérien, c'est-à-dire la période culturelle la plus importante du paléolithique moyen.

Au IVe millénaire avant notre ère, Kermânshâh était un centre important de commerce, fréquenté par les commerçants élamites venus de Suse et les commerçants mésopotamiens. Dans les sites préhistoriques de Godin (près de Kangâvar) et de Tchogha Gavaneh (près d'Eslâmâbâd Gharb), les archéologues ont découvert des vestiges de marchés anciens.

Des monuments très précieux de la période achéménide (vers 550-330 av. J.-C.) peuvent être visités dans la province de Kermânshâh. La célèbre Voie royale perse traversait cette région. Cette route de 2693 kilomètres, construite sous Darius Ier (522-486 av. J.-C.), reliait Suse en Iran à Sardes (est de l'Anatolie). L'inscription de Behistun (Bistoun) est un vestige monumental dans le département de Harsin, qui décrit les conquêtes et les victoires de Darius Ier en trois langues: vieux-persan, élamite et akkadien.

Pendant l'Antiquité, la région de

Les découvertes effectuées en 1949 par l'anthropologue américain Carleton S. Coon, dans la Grotte des chasseurs près de Bistoun (Behistoun) attestent d'une présence humaine dans cette région il y a 70 000 ans, époque que les savants appellent le Moustérien, c'est-à-dire la période culturelle la plus importante du paléolithique moyen.

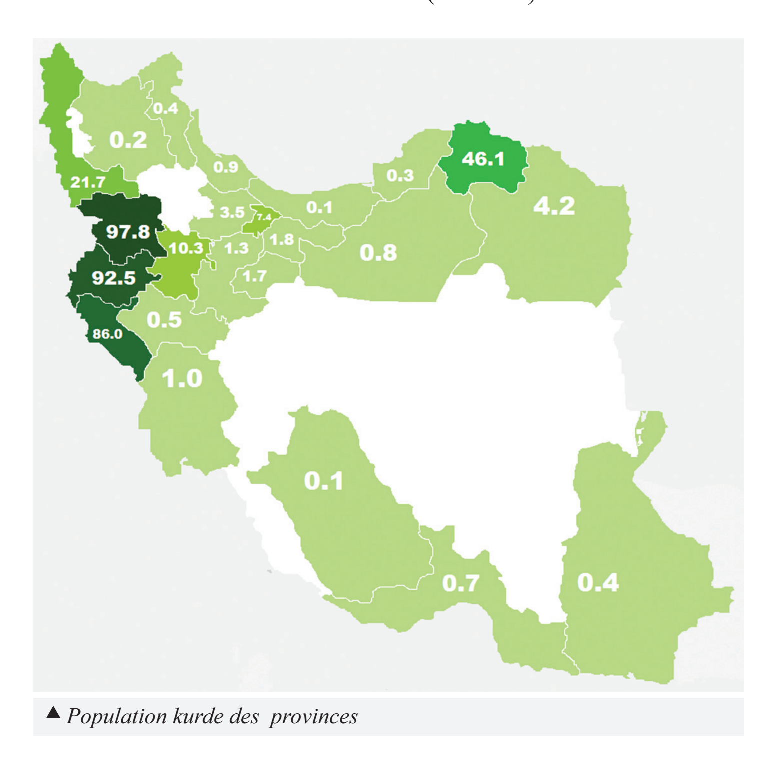


▲ *Grotte des chasseurs près de Bistoun*



▲ *Sites préhistoriques de Godin*

Kermânshâh était la voie de liaison entre la Mésopotamie et le plateau iranien. Elle a gardé son importance sous l'empire des Sassanides (224-651). Au nord-ouest de la ville de Kermânshâh, on peut visiter Tagh-e Bostan, un site sassanide qui indique l'importance de la ville avant l'apparition de l'islam.



▲ *Population kurde des provinces*

Durant la période islamique, Kermânshâh et Hamedân étaient deux pôles importants de l'Ouest iranien. Sous les empires safavide et afsharide, les régions occidentales de l'Iran, dont la province de Kermânshâh, ont acquis une importance stratégique et militaire en raison de l'expansion ottomane en Mésopotamie et dans les régions kurdes.

Les zones kurdes étant divisées en deux parties - l'une sous domination iranienne et l'autre sous domination ottomane -, Kermânshâh s'est transformée en une ville caserne, surtout à l'époque du règne de Nâder Shâh (1736-1747).

Kermânshâh est devenue un champ de bataille entre les grandes puissances pendant la Première Guerre mondiale en dépit de la neutralité du gouvernement iranien. En 1915, les troupes russes ont attaqué l'Iran et ont envahi la ville de Hamedân. Leur objectif était de se battre contre les troupes ottomanes qui faisaient la guerre contre les armées britanniques en Mésopotamie. Malgré la résistance des forces iraniennes installées à Kermânshâh (et aidées par les Allemands), les soldats russes ont pris la ville le 13 février 1916. Près de mille gendarmes iraniens de la province de Kermânshâh ont dû s'allier aux troupes germano-ottomanes pour défendre la région face aux Russes. La ville de Kermânshâh est restée sous occupation russe jusqu'en février 1917.

Malgré la neutralité de l'Iran pendant la Seconde Guerre mondiale, la province de Kermânshâh a été de nouveau occupée par les forces américano-britanniques pendant quatre ans et demi.

La province de Kermânshâh, divisée en quatorze départements, compte 31 villes et près de 2800 villages. Près de



▲ *Tagh-e Bostan*

60% des unités industrielles de la province sont concentrées dans sa capitale. La raffinerie de pétrole de Kermânshâh est la deuxième plus ancienne raffinerie de l'Iran après celle d'Abâdân. La capitale de la province, Kermânshâh, compte 946 651 habitants (recensement de 2016), et est neuvième sur la liste des villes les plus peuplées du pays.

La ville de Kermânshâh est également un pôle universitaire important de l'Ouest iranien, et compte notamment les universités suivantes:

- L'Université Râzi: avec plus de 13 000 étudiants, l'Université Râzi est le plus grand établissement d'enseignement supérieur de toute la province. Les étudiants poursuivent leurs études à différents niveaux (DEUG, licence, master, doctorat) dans les facultés et instituts de cette université (sciences de base, ressources naturelles et agronomie, ingénierie et techniques, sciences du sport, littérature et sciences humaines, sciences sociales, chimie, mines et pétrole, management, art et architecture).

- L'université des Sciences Médicales: fondée en 1968, l'Université des Sciences Médicales de Kermânshâh est l'établissement universitaire le plus ancien de la province et compte plusieurs facultés et départements (médecine, sciences de la santé, sciences paramédicales, sciences infirmières, pharmacie, médecine dentaire). Plus d'une vingtaine d'hôpitaux de la province collaborent directement avec cette université.

- L'Université Technique de Kermânshâh : cette université a été fondée en 2007 pour former les ressources humaines nécessaires dans les usines et les centres industriels des régions situées dans l'Ouest iranien.

- L'Université Azad de Kermânshâh: fondée en 1988, elle est l'un des centres les plus importants de l'enseignement supérieur dans la province de Kermânshâh, avec plus de 14 000 étudiants. ■

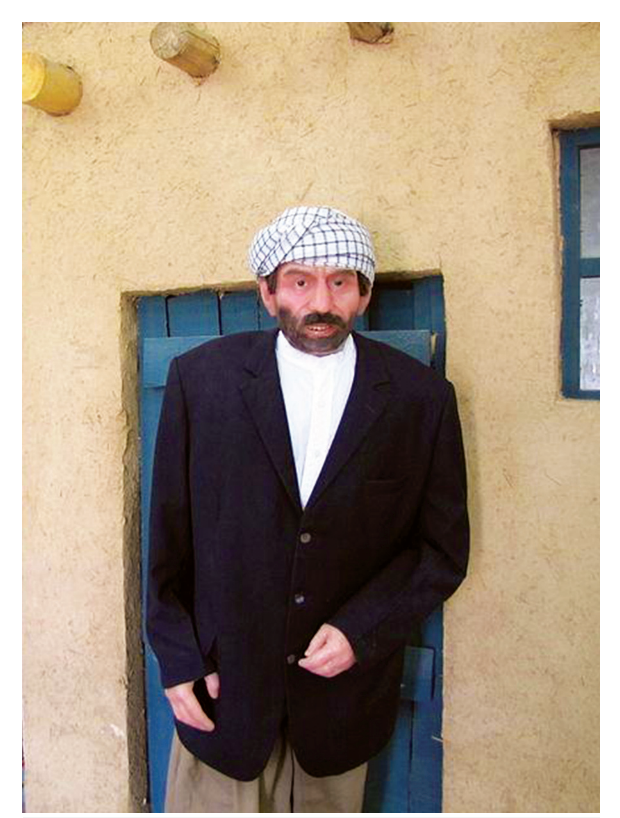
1. Le Zagros est une longue et large chaîne de montagnes qui s'étend dans une direction Nord-ouest/Sud-est du nord de l'Irak au sud de l'Iran.

13

Les minorités de Kermânshâh

Khadidjeh Nâderi Beni

Les fouilles archéologiques à Kermânshâh attestent que depuis plusieurs milliers d'années, cette région a été le lieu de résidence d'un grand nombre d'ethnies iraniennes. De nos jours, la région jouit toujours d'une grande diversité ethnologique et donc culturelle. La province actuelle de Kermânshâh abrite plus particulièrement une grande partie de la population kurde d'Iran. Selon les documents historiques, les Kurdes sont considérés comme descendants des Mèdes et jouissent d'une riche et ancienne civilisation. Les Kurdes de Kermânshâh habitent surtout dans les régions montagneuses du sud de la province. Ils comptent parmi les peuples qui sont les moins mélangés aux étrangers d'un point de vue biologique aussi bien que linguistique, culturel et littéraire. Nous présentons ici les tribus kurdes les plus connues de Kermânshâh, en donnant tout d'abord un bref aperçu au sujet de deux autres minorités de la province: les Lors et les Turcs.



▲ *Homme de Ghasr-e Shirin*

Les Lors

Ethnologiquement, les Lors de Kermânshâh sont issus des Kassites, un peuple de l'Orient ancien. Ils font partie de l'ensemble de la population lors qui vit dans les montagnes de Zagros à l'ouest et au sud-ouest de l'Iran. L'origine de ce peuple remonterait au XVIIIe siècle av J.-C. Les Lors de Kermânshâh résident surtout à l'ouest de la province. Une grande partie de cette population est des éleveurs nomades, marqués par l'influence très forte des chefs de tribus. Parmi les tribus Lors de Kermânshâh, on peut surtout citer le nom des Kalhors qui sont plutôt connus comme étant des nomades kurdes du sud de la province. Toutefois, selon des documents historiques, les Kalhors sont d'origine lori et ont parlé en dialecte lak - l'une des branches de la langue lori - durant une longue période. Les Kalhors habitent surtout à Eslâm Abâd Gharb et Sarpol-e Zahâb, et comprennent plusieurs ethnies dont Tchenâr, Hassan Abâd et Mâhidasht. Selon certains historiens, durant la dynastie des Mongols (XIIIe siècle), Ghasr-e Shirin était l'un des cantons du Lorestân et ses habitants étaient pour la plupart des Lors.

Les Turcs

Les Turcs de Kermânshâh sont particulièrement concentrés à Songor[1], ville située à 85 km du nord-est de Kermânshâh (chef-lieu de la province). De nos jours, un bon nombre de Kurdes iraniens et irakiens se sont installés à Songhor et de ce fait, la langue et la culture des Turcs de cette région ont été énormément

influencées par ces émigrants.

Les tribus kurdes de Kermânshâh

-La tribu Sandjâbi: Considérée comme l'une des grandes tribus kurdes de Kermânshâh, les Sandjâbi habitent au sein d'une vaste étendue à la frontière ouest de la province et de ce fait, ils ont joué un rôle de premier plan dans la sauvegarde des terres iraniennes contre les menaces étrangères. Durant la Révolution constitutionnelle iranienne (1905-1911), les membres de la tribu ont eu un rôle significatif dans ce mouvement. Les Sanjâbi résident surtout à Eslâm Abâd-e Gharb, et sont plus particulièrement établis sur les terres fertiles de Mâhidasht. Cette tribu est divisée en plusieurs familles dont les plus importantes sont les Tchelâvi, Bâghi, Siminvand, Sorkhaki, Kâkâ, Abbâsvand, et les Dolatmand.

-La tribu Zanganeh: Selon certains historiens, les Zanganeh sont les descendants de Zangueh, l'un des braves guerriers des épopées persanes. De nos jours, ils résident pour l'essentiel dans plusieurs provinces iraniennes dont le Fârs, le Khouzestân, Kohkilouyeh va Boyer Ahmad et Hamedân. Les Zanganeh de Kermânshâh sont établis surtout à Holilân et Guilân-e Gharb. Selon les textes historiques, durant la dynastie de Shâh Abbâs le Grand (qui régna de 1588 à 1629), cette tribu jouissait d'une armée puissante qui accompagnait les troupes royales dans les batailles des Abbassides contre les Ottomans. La tribu Zanganeh comporte quatre clans: Tchoubin, Kondouleh, Osmânvand et Namivand.

-La tribu Gourân: Selon d'anciens textes historiques, l'ensemble des ethnies kurdes de Kermânshâh sont connues sous



▲ *Les Kurdes de Kermânshâh*

> Les Lors de Kermânshâh sont issus des Kassites, un peuple de l'Orient ancien. Ils font partie de l'ensemble de la population lors qui vit dans les montagnes de Zagros à l'ouest et au sud-ouest de l'Iran.
> L'origine de ce peuple remonterait au XVIIIe siècle av J.-C.



▲ *La tribu Gourân, les Sanjâbi*

le nom de Gourân. De nos jours, les Gourâns, qui sont peu nombreux, habitent dans certains petits villages de la province dont Gahvâreh, Zahâb, Bânyâvân et Djaguivân. Leur nom provient du mot Gabrân, qui signifie "nobles". Toujours selon des documents historiques, la région

Selon les textes historiques, les Zouleh seraient les descendants de Zou, petit fils de Fereydoun, roi mythique du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. Zou est un mot pahlavi signifiant "aide". Les Zouleh sont pour la plupart des nomades qui choisissent les pâturages de Mehrân et de Dehlorân (tous deux situés à Ilâm) comme séjour d'hiver tandis que pendant l'été, ils émigrent dans les régions limitrophes de Songhor et Sahneh.

de Gourân a été le quartier d'été de souverains sassanides. C'est le cas du monument historique de la forteresse de Ghal'e Zanguir qui fut la résidence d'Anuchirvan sassanide (531-579), et le château de Yazdgard III à Bâbâyâdeguâr. La tribu Gourân comprend plusieurs familles, les plus renommées étant les Tofangtchi et les Gahvâreh.

▲ *Habitants de Pâveh*

-La tribu Kerend: Située à 100 km du sud de Kermânshâh, la région de Kerend-e Gharb abrite une tribu historique kurde appelée les Kerend. Cette région montagneuse et fertile abrite plusieurs monuments historiques. Les peuples kerend sont divisés en plusieurs familles qui sont pour la plupart sunnites.

-La tribu Bânzardeh: Etant l'une des branches de la tribu Kalhori, les Bânzardeh sont des nomades sédentarisés dans différentes parties de Kermânshâh, et plus précisément à Guilân-e Gharb, Hâroun Abâd, Soumâr et au nord de Sar Pol-e Zahâb.

-La tribu Zouleh: Selon les textes historiques, les Zouleh seraient les descendants de Zou, petit fils de Fereydoun, roi mythique du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. Zou est un mot pahlavi signifiant "aide". Les Zouleh sont pour la plupart des nomades qui choisissent les pâturages de Mehrân et de Dehlorân (tous deux situés à Ilâm) comme séjour d'hiver tandis que pendant l'été, ils émigrent dans les régions limitrophes de Songhor et Sahneh. Cette tribu comprend plusieurs branches dont les plus connues sont Youssefi, Rahimi, Nâderi et Shâhnazar.

-La tribu Djomour ou Djomir: Elle est l'une des branches de la tribu Bâdjelâni dont la population est dispersée en Iran aussi bien qu'en Irak. Les Djomirs d'Iran sont des nomades qui se déplacent régulièrement dans les provinces ouest dont celles de Kermânshâh, du Kurdistan et de Hamedan. Cette tribu est divisée en

plusieurs clans dont ceux de Shâhveyssi, Rezâpour et Barâri.

-La tribu Djâf: Djâf est un mot kurde signifiant "homme brave". L'histoire de la tribu remonte à l'époque des Afsharides (1736-1749). Les Djâf ont joué un rôle important lors de la Révolution constitutionnelle. Ce terme désigne l'ensemble des clans de Djâf qui habitent à l'ouest de Kermânshâh et à l'est de Soleymânieh en Irak. La tribu comprend plusieurs clans; les Djâf-e morâdi qui habitent à Erbil et Soleymânieh, les Djâf-e djavânroudi qui habitent à Djavânroud au nord de Kermânshâh, et les Beygzâdeh qui sont des Kurdes sunnites habitants de Pâveh.

-La tribu Torkâchvand: Les Torkâchvand sont des Lors d'Alechtar (ville située au nord du Lorestân) qui ont dû s'exiler à Hamedân à l'époque qâdjâre. Ce sont des éleveurs nomades qui ont choisi les montagnes de Sahneh et Kangâvar comme quartiers d'été.

-La tribu Kolyâyi: Les Kolyâyi sont majoritairement établis au nord de Kermânshâh. Cette tribu est divisée en plusieurs clans dont les plus connus sont Bâgvand, Soufivand et Moussivand. Pendant longtemps, ils ont été des éleveurs nomades qui se sont sédentarisés et habitent plutôt dans les régions nord de la province.

-La tribu Bâdjelân ou Bâdjoulvand: C'est l'une des tribus de Kermânshâh dont les membres sont un mélange de peuplades kurdes et lors. Ils sont pour la plupart installés à Sar pol-e Zahâb ; toutefois selon les statistiques officielles, un certain nombre de Bâdjelân habitent dans d'autres provinces iraniennes dont celles du Lorestân et du Kurdistan, ainsi qu'à Mossoul en Irak. Ils parlent le Zâzâgourâni, considérée comme l'une des branches de la langue kurde.



▲ *Musée d'anthropologie de Kermânshâh*

-La tribu Ahmadvand: Installés au nord-ouest de Kermânshâh, les Ahmadvand sont divisés en quatre clans: Mir-Ahmadvand, Safâvand, Bahtouï et Djânkhâni.

-La tribu Pâyervand: C'est une tribu peu nombreuse dont les membres habitent au pied de la montagne de Bissotoun dans la région de Sahneh. La tribu comprend près de 300 familles qui ont été pendant longtemps des éleveurs nomades.

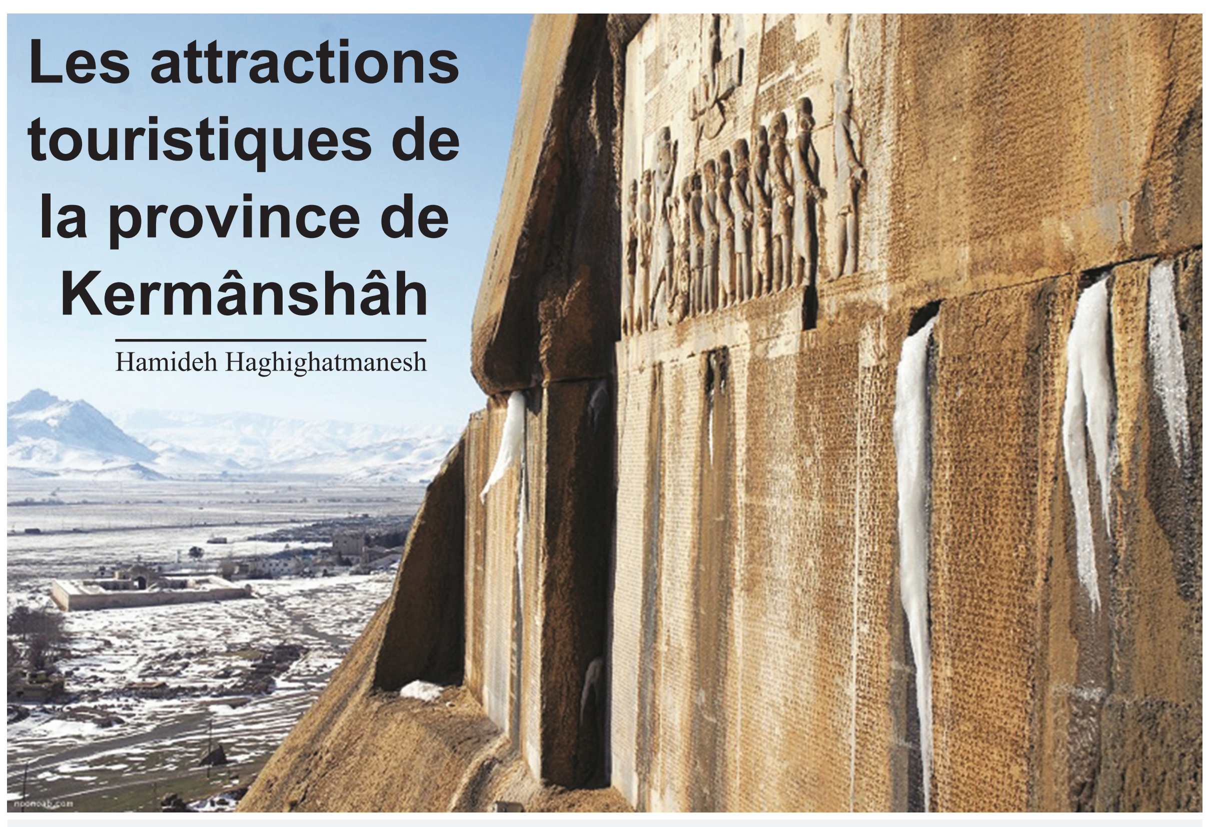
-La tribu Djalilvand: les membres de cette tribu habitent à Dinvar et Pilvar, districts situés à Sahneh. ■

---

1. Songhor ou Sounghâr est un mot turc signifiant aigle. Ce mot est également le nom de l'un des grands commandants de l'armée des Seldjoukides (XIe-XIIe siècles).

Sources:
-Afshar, Iradj, *Il-hâ va tavâyef-e ashâyeri-e Irân* (Les tribus et les clans nomades d'Iran), Téhéran, Mo'allef, 1988.
-Khorramshâhi, Ziâoddin, *Bânk-e Ettelâ'ât-e Kermânshâh* (Banque d'informations sur Kermânshâh), Téhéran, Dâlâhou, 1996.

17



Les attractions touristiques de la province de Kermânshâh

Hamideh Haghighatmanesh

▲*La montagne Bisotoun*

Kermânshâh est l'une des plus anciennes provinces de l'Iran située à l'ouest du pays. Avec une superficie de 24 640 km², elle est la 17e province de l'Iran en termes de superficie. Elle comprend quatorze villes principales, dont Kermânshâh, chef-lieu de la province, Eslâmâbâd-e Gharb, Pâveh, Javânroud, Ghasr-e Shirin, Sar Pol-e Zahâb, Sahneh, Songhor et Harsin. Selon les documents historiques et les découvertes archéologiques, cette province est habitée depuis l'âge de fer. Aujourd'hui, environ trois mille œuvres archéologiques de périodes historiques et antiques variées y ont été découvertes. Région d'importance entre le plateau iranien et la Mésopotamie, elle a notamment abrité des capitales mède, achéménide et sassanide. De ces dynasties, il demeure entre autres nombreux vestiges, les sites de Tagh-e Bostân, Bisotoun et son épigraphe et le temple d'Anâhitâ.

Le climat de cette province montagneuse est varié: à titre d'exemple, le climat de Ghasr-e Shirin est chaud, celui de Songhor et Pâveh plutôt froid, et celui de Kermânshâh et Eslâmâbâd-e Gharb est modéré. Plus de la moitié de l'étendue de la province est couverte de hautes montagnes. La province étant située en plein cœur des montagnes du Zagros, elle possède aussi une faune très variée due aux variations de l'altitude.

Les attractions historiques et naturelles de la province

Bisotoun

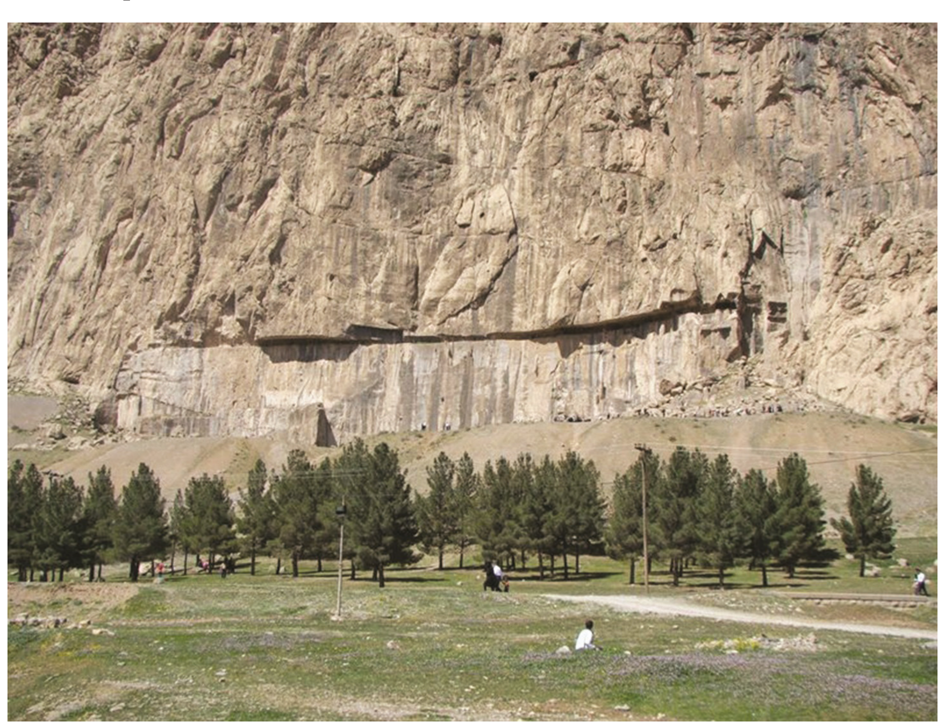
La montagne Bisotoun abrite la plus grande épigraphe sur roc du monde, qui est également le premier texte connu d'Iran. Cette épigraphe, datant de l'époque achéménide, est située près de la ville de Harsin, gravée sur la montagne Bisotoun. Document archéologique narrant l'un des épisodes fondateurs de l'Histoire de la Perse, il revient sur les

conquêtes de Darius Ier l'Achéménide en trois langues: le vieux-perse, l'élamite et l'akkadien. Le texte en vieux-perse comprend 414 lignes en cinq colonnes; le texte élamite, 593 lignes en huit colonnes, et le texte akkadien en comporte 112. L'inscription a été illustrée d'un bas-relief représentant Darius et deux aides grandeur nature, entourés de dix personnages hauts d'un mètre représentant les peuples conquis. Ahourâ Mazdâ plane au-dessus de la scène, donnant sa bénédiction au roi.

Farhâd-Tarâsh

A l'ouest de la gravure et du bas-relief de Darius sur la montagne Bisotoun, un grand mur rocheux a été gravé. D'une hauteur de presque 45 m et d'une largeur d'environ 200 m, il date de la période sassanide. A l'époque, la construction d'une citadelle sur ces lieux avait été ordonnée par le roi sassanide, mais ce dernier mourut et la citadelle demeura inachevée. Selon la célèbre légende poétique développée dans son *Khosro o Shirin* par le poète Nezâmi, un homme d'humble condition, Farhâd, tailleur de pierre, tombé amoureux de Shirin, une princesse promise au roi, avait obtenu de ce dernier le droit d'épouser sa bien-

La montagne Bisotoun abrite la plus grande épigraphe sur roc du monde, qui est également le premier texte connu d'Iran. Cette épigraphe, datant de l'époque achéménide, est située près de la ville de Harsin, gravée sur la montagne Bisotoun. Document archéologique narrant l'un des épisodes fondateurs de l'Histoire de la Perse, il revient sur les conquêtes de Darius Ier l'Achéménide en trois langues: le vieux-perse, l'élamite et l'akkadien.



▲ *Farhâd-Tarâsh*



▲*Tâgh-e Bostân*

Région d'importance entre le plateau iranien et la Mésopotamie, elle a notamment abrité des capitales mède, achéménide et sassanide. De ces dynasties, il demeure entre autres nombreux vestiges, les sites de Tagh-e Bostân, Bisotoun et son épigraphe et le temple d'Anâhitâ.

aimée à condition de tailler et de creuser la montagne Bisotoun jusqu'à y trouver de l'eau. Après avoir passé de longues années à cette tâche, Farhâd découvrit l'eau et alla voir le roi Khosro pour lui annoncer la nouvelle, mais le roi lui annonça en retour la nouvelle de la mort de Shirin. Désespéré, Farhâd lança son outil de taille en l'air, l'outil lui retombant dessus, il mourut sur le coup.

Tâgh-e Bostân

Le site de Tâgh-e Bostân est un complexe comprenant plusieurs épigraphes sur roc de la période sassanide. Ce site est situé au nord-ouest de la ville de Kermânshâh. Doté d'une grande valeur artistique et historique, ses épigraphes et bas-reliefs comprennent notamment des scènes historiques dont les couronnements de Khosrow Parviz, d'Ardeshir II, de Shâhpour II et Shâhpour III, ainsi que quelques épigraphes en pahlavi. La montagne et les sources de l'endroit, dont une aménagée en petit lac, en font, au-delà de son intérêt archéologique, un lieu de randonnée agréable. Ce site comprend également deux grottes sculptées à l'entrée desquelles des bas-reliefs sassanides montrant des scènes royales sont à visiter. Il est situé au pied d'une montagne de la chaîne du Zagros à la sortie de Kermânshâh. Deux arbres de vie et deux figures ailées féminines entourent l'entrée de la grotte principale. La seconde grotte est beaucoup plus sobre; ni l'entrée ni les parois latérales ne sont décorées. À droite de la seconde grotte se trouve un bas-relief représentant l'investiture d'Ardeshir

II entouré de Mithra et d'Ahourâ Mazdâ.

Temple d'Anâhitâ

Un temple dédié à l'ange-déesse (*izad*) Anâhitâ, déesse des eaux, de l'abondance, de la beauté et de la fécondité, est à visiter dans la ville de Kangavâr. Perché sur un rocher, son panorama s'ouvre sur la plaine de Kangâvar. Anâhitâ était une gardienne divine très révérée avant l'islam. Les vestiges de ce temple splendide, qui est l'un des plus grands monuments de pierre en Iran, datent des époques parthe et sassanide. Des épigraphes sassanides ont été gravées à certains endroits du temple. À l'instar d'autres constructions monumentales perses comme Persépolis, le temple a été construit sur une plateforme surélevée. Les origines du site remontent à la période parthe, comme en attestent de multiples tombes, pièces de poterie et pierres ouvragées retrouvées sur place. Le temple continua d'être utilisé pendant la période sassanide, ainsi que le prouvent les traces des restaurations de nombreuses parties portant la signature des techniques en vigueur à cette période.

Un temple dédié à l'ange-déesse (*izad*) Anâhitâ, déesse des eaux, de l'abondance, de la beauté et de la fécondité, est à visiter dans la ville de Kangavâr. Perché sur un rocher, son panorama s'ouvre sur la plaine de Kangâvar.

Citadelle de Yazdgerd

Cette citadelle qui englobait un petit bourg forme un complexe de monuments sassanides, découverts dans la ville de Dalahou. Ce site plutôt vaste, d'une superficie de presque 40 km², a été bâti en hauteur. La citadelle était protégée par des tours en demi-cercles, partiellement debout, d'un diamètre de 2 à 6 mètres et



▲ *Temple d'Anâhitâ*


▲ *Citadelle de Yazdgerd*

placées à des distances allant de 6 à16 mètres.

Epigraphe de Goudarz

Il est également possible de visiter au pied du mont Bisotoun un monument parthe, c'est-à-dire les bas-reliefs de Goudarz et de Mehrdad II, deux rois Parthes. Au-dessus de cette œuvre, une épigraphe rédigée en grec représente Goudarz.

Tekieh Moâvenolmolk

Ce monument datant de l'époque qâdjâre a été bâti selon les principes esthétiques architecturaux du XIXe siècle. Il a été à l'origine édifié pour des cérémonies et des théâtres religieux. Cet édifice possède un travail de tuiles émaillées quasiment unique en son genre, ainsi que de belles couleurs et des fresques murales caractéristiques du style qâdjâr. Aujourd'hui, les deux musées de vêtements et d'anthropologie de la région officient dans ce complexe historique.

Tekieh Biglar Beygi

Ce *tekieh* est un grand édifice de vingt-quatre pièces datant de l'époque qâdjâre


▲ *Epigraphe de Goudarz*



▲ *Tekieh Moâvenolmolk*

et situé dans le centre-ville de Kermânshâh. Sans égal dans la région du point de vue de ses ornements en éclats de miroir, la grande salle à l'ouest de la cour, décorée d'épigraphes remontant au règne de Mozaffareddin Shâh (fin XIXe siècle), était utilisée comme *hosseynieh*. Cet édifice est actuellement le siège du Musée de l'Ecriture de la région.

Cascade Pirân

ville de Sar-e Pol Zahâb, est une des hautes cascades d'Iran, se projetant d'une hauteur d'environ cent mètres. Cette cascade a trois étages et le troisième point de sortie de l'eau, caché par des arbres, est invisible du haut de la cascade.

Sar Ab-e Niloufar

Ce petit lac, à visiter à presque 20 km au nord-ouest de Kermânshâh, est recouvert de nénuphars dont les feuilles et boutons couvrent une grande partie de l'eau au cours des saisons chaudes de l'année, ce qui donne un charme bucolique aux promenades près de ce lac.

Grotte Parow

Située à 12 km de la ville de



▲ *Tekieh Biglar Beygi*



▲ *Cascade Pirân*

Kermânshâh, cette grotte se trouve à distance égale entre Tâgh-e Bostân et Bisotoun. Au moment de sa découverte en 1971, elle était la plus grande grotte verticale du monde, c'est la raison pour laquelle on l'avait surnommée l'Everest des grottes du monde. Aujourd'hui, bien d'autres grottes plus profondes ont été explorées à travers le monde. Ayant une profondeur de 751 m, elle creuse la montagne Parow, qui culmine à près de 3000 mètres.

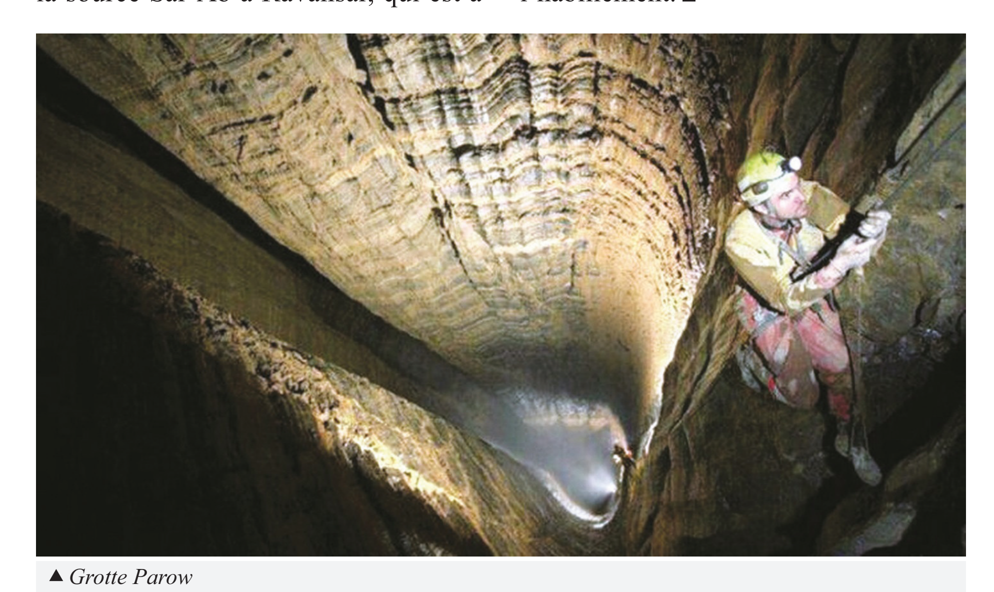
Grotte Ghouri-Ghal'e

C'est la plus grande grotte d'eau en Asie de l'ouest découverte à ce jour, avec une ancienneté de 65 millions d'années, située à 25 km de la ville de Ravânsar, au pied de la montagne Shâhou. Sa longueur est de 12 km et sa profondeur de 3140 m. Cette attraction naturelle est l'un des sites touristiques les plus visités de Ravânsar. Elle possède de belles salles à 1400 et 500 mètres de profondeur, et on y a découvert des objets datant de la fin de l'époque sassanide, dont des récipients argentés, morceaux de poterie et pièces de monnaie.

A cette liste, il faut ajouter la Mosquée Jâmeh de Kermânshâh, qui date de la fin de l'époque zand, la Mosquée qâdjâre de Haj Shabaz Khân, la Mosquée qâdjâre d'Emâdodowleh, le caravansérail antique de Ghasr-e Shirin, dont le monument original date de la période sassanide et dont quelques parties comme l'entrée sont encore d'origine; le caravansérail safavide de Bisotoun, à 30 km au nord-est de Kermânshâh, connu également sous le nom de «Shâh Abbâsi», construit sur l'ordre de Shâh Abbâs Ier (XVIe siècle); le caravansérail ilkhanide, construit par les Ilkhanides (XIIIe siècle) sur les vestiges d'une citadelle appartenant au sassanide Khosrow; les deux caravansérails de Sar Pol-e Zahâb, le premier construit à l'époque safavide

et le deuxième datant de la période sassanide sur les ruines d'une citadelle sassanide au nord de la ville de Ghasr-e Shirin; les vestiges plutôt abîmés de la citadelle de Shâhpour le Sassanide près de Harsin; la statue de Hercule, gravée en relief dans la montagne dans la région historique de Bisotoun et datant du règne de Mehrdad I le Parthe; la maison traditionnelle qâdjâre Khâneh-ye Khâjeh Baroukh, à Kermânshâh; Godin Tappe, site préhistorique situé dans la vallée de Kangâvar; la colline de Ganj-Darreh, site archéologique à proximité de Harsin; Gour-Dakhme Eshaghvand, un site archéologique qui reste à explorer situé à environ 25 km au sud de Bisotoun, dont trois tombes creusées dans une façade rocheuse ont été mises à jour; Tâgh Gara, un édifice architectural singulier ressemblant à un *iwan*, à 15 km de la ville de Sar Pol-e Zahâb; le hammam historique de Hassan Khân et celui de Ghal'eh, tous deux datant de l'époque qâjdâre et situés dans le centre-ville de Kangâvar; le pont safavide de Miânrâhân; le pont safavide appelé «Shâh Abbâsi» de Bisotoun à l'est de la ville de Bisotoun; la source Sar-Ab à Ravânsar, qui est à l'origine de la plus importante rivière de la région; la Grotte Kavat dans la montagne Shâhou et sur la route Kermânshâh-Pâveh, et enfin la Grotte Shekârchiyân, à proximité de l'épigraphe de Darius à Bisotoun. Pour finir, soulignons le bel accueil réservé aux touristes par les habitants chaleureux de cette région, qui ont su garder leurs coutumes ancestrales, notamment dans l'habillement. ■


▲ *Sar Ab-e Niloufar*


▲ *Grotte Parow*

Pâveh:
fière comme les montagnes de Hourâmân

Saeid Khânâbâdi



▲ *La montagne Shâho*

Nous arrivons à Pâveh après avoir suivi un long itinéraire de 620 kilomètres depuis Téhéran. Il y a une dizaine de cars, tous remplis d'étudiants venus visiter cette charmante ville à l'ouest de l'Iran, dans la province de Kermânshâh, à juste 40 kilomètres de la frontière irakienne. Les cars s'arrêtent au pied d'un large escalier qui mène au Mémorial des Martyrs dressé sur une colline. Ces étudiants sont là dans le cadre du programme *Râhiyân-e Nour*. Très populaire en Iran, il désigne un programme annuel, applaudi par les médias étatiques, qui se donne pour objectif d'initier les jeunes générations iraniennes aux lieux et aux évènements en rapport avec la guerre imposée contre l'Iran dans les années 1980. Puisque le front se trouvait principalement à l'Ouest et au Sud-Ouest de l'Iran, les provinces frontalières de ces régions sont en grande partie visées par ce programme. On y visite ainsi les sites qui furent le théâtre d'opérations militaires. Les espaces ont depuis été aménagés et sont sécurisés du fait de la présence de mines anti-personnelles. Les narrateurs, des anciens combattants, racontent une Histoire qui se confond avec leur histoire. Pour notre équipe (ou notre "caravane", d'après l'expression utilisée), il s'agissait d'un homme de presque 50 ans nommé Hajj Hossein Yektâ, doté d'une voix caressante et triste et d'un regard chaleureux et pénétrant, même à travers sa prothèse oculaire remplaçant son œil perdu sur les champs de bataille.



▲ Râhiyân-e Nour *au Mémorial des Martyrs dressé sur une colline, Sarpol-e Zahâb*

Chaque édition de *Râhiyân-e Nour* se termine souvent par les élégies d'un prédicateur qui évoque une scène de deuil et de lamentations, inspirée des récits de l'histoire chiite mise en parallèle avec les événements contemporains. Le but ultime de ce programme est de rendre hommage aux martyrs de la guerre imposée et de célébrer le mythe chiite du martyre en général. Mais ce jour-là, notre destination se distinguait un peu. Le Mémorial dont ce texte parle abrite les tombes d'un groupe de Gardiens de la révolution islamique tombés en martyre lors du siège de Pâveh en août 1979.

La description intégrale de cet évènement historique dépasse le cadre limité de cet article, mais rappelons brièvement que presque six mois après la Révolution Islamique, la ville de Pâveh fut assiégée pendant huit jours par plus de 8000 membres lourdement armés d'un parti radical et rebelle anti-islamique alimenté logistiquement et financièrement par les services de renseignement étrangers, soviétiques et occidentaux. Les crimes commis par ces milices contre les civils, les hommes et les femmes kurdes et non-kurdes, notamment au sein de l'Hôpital de Pâveh, ont été particulièrement brutaux. De nombreux témoignages et photos au sujet de ces persécutions et ces viols sont



▲ *Shahid Mostafâ Chamrân*

Chaque édition de *Râhiyân-e Nour* se termine souvent par les élégies d'un prédicateur qui évoque une scène de deuil et de lamentations, inspirée des récits de l'histoire chiite mise en parallèle avec les événements contemporains. Le but ultime de ce programme est de rendre hommage aux martyrs de la guerre imposée et de célébrer le mythe chiite du martyre en général. Mais ce jour-là, notre destination se distinguait un peu. Le Mémorial dont ce texte parle abrite les tombes d'un groupe de Gardiens de la révolution islamique tombés en martyre lors du siège de Pâveh en août 1979.

disponibles sur Internet et dans les archives publiques. Face à cette sauvagerie inédite, une division d'environ 250 membres du corps des Gardiens de la révolution et volontaires locaux, commandés brillamment par le génie militaire Shahid Mostafâ Chamrân, docteur en physique des plasmas et diplômé des universités de Texas et de Berkeley, ancien chercheur au sein de la NASA et cofondateur du mouvement libanais Amal en compagnie de l'Imâm Moussâ Sadr, ont fait preuve d'un esprit de sacrifice qui a tellement marqué la mémoire des habitants de Pâveh que de nombreux nouveaux nés ont après cela été nommés Chamrân. L'histoire de cette résistance héroïque est si connue en Iran qu'Ebrâhim Hâtami Kia, grand réalisateur iranien, réalisa en 2014, le film *Che* mettant en scène ces moments difficiles de Shahid Chamrân ainsi que de l'autre comandant Shahid Ali Asghar Vessâli, le chef d'un groupe de guérilla surnommé "les porteurs de mouchoirs rouges". Malgré cet héroïsme, à la fin de ces huit journées de résistance, la ville était quasiment tombée aux mains des terroristes, à l'exception du bâtiment de la gendarmerie qui servait de dernier bastion aux résistants. Mais soudainement, le message historique de l'Imâm Khomeiny à propos de l'importance de Pâveh encouragea les combattants et effraya tant les ennemis que par la suite, avant même l'arrivée des forces de renfort, une simple équipe de quelques Gardiens de la révolution restée vivante réussit à vaincre quelques milliers d'hommes appartenant aux milices rebelles. À partir de cette date, la libération épique de Pâveh est devenue un symbole de l'attachement patriotique des habitants de Hourâmân à l'égard de l'Iran islamique. Les grandes autorités iraniennes, dont le Guide suprême de la Révolution islamique lui-même, ont visité le Mémorial de Pâveh pour célébrer le courage, la foi et le patriotisme des Martyrs de Hourâmân. 38 ans plus tard nous sommes là. C'est une colline qui domine la ville et ses alentours. Les montagnes de Hourâmân nous entourent. S'offre à nous une belle vue sur la ville de Pâveh, blottie dans une vallée au versant de la montagne Shâho. Le nom de cette montagne signifie "Mont-



▲*Le* giveh *(ou* klash *selon le langage local)*

Royal" ou "siège du roi", d'après la langue locale. Son sommet le plus élevé culmine à 3390 mètres d'altitude (le plus haut de la province de Kermânshâh). L'autre sommet connu s'appelle Atash-Gâh qui signifie "le lieu du feu" et il est réputé être l'emplacement d'un ancien temple du feu de l'époque sassanide. Les montagnes verdoyantes de Pâveh sont situées sur les versants ouest des massifs Zagros. Les forêts de chêne de Hourâmân sont l'une des merveilles naturelles de l'Ouest de l'Iran. Malheureusement, plusieurs incendies dévastateurs ont récemment perturbé l'écosystème de ces zones forestières. Du fait d'un manque de moyens, les habitants locaux ont dû eux-mêmes affronter ces feux sans avoir accès aux équipements nécessaires ni à un soutien concret du gouvernement. Les montagnes plus élevées de Pâveh ont des sommets rocheux se dressant fièrement, tels de vigilants gardiens. Des neiges éternelles y sont visibles, même en cette saison de printemps. Le climat de Pâveh est froid et enneigé pendant l'hiver, et doux et frais pendant l'été. Si elle investissait dans les secteurs de l'hôtellerie et du tourisme, cette ville pourrait devenir une destination estivale de premier plan de l'ouest du pays.

Les précipitations annuelles s'élèvent à 700 mm, favorisant les activités agricoles et d'élevage dans les villages. Au bord du fleuve Sirvân de Hourâmân, nous nous heurtons aussi aux piscines modernes de l'aquaculture – de grands élevages de truites. Les villages aux alentours de Pâveh produisent également du miel en utilisant leurs ruches traditionnelles. Ajoutons à cela des produits alimentaires d'une qualité unique issus de l'élevage local. La plupart de ces exploitations sont gérées par les femmes hourâmânis. L'élevage traditionnel de cette région influe largement sur l'artisanat de Pâveh. Par exemple, le *giveh* (ou *klash* selon le langage local), un modèle rustique de chaussure, est tissé par les femmes hourâmânis avec de la laine de mouton. Les semelles des *giveh* sont fabriquées par les hommes avec du cuir et de la peau d'animaux. La tapisserie est un autre art pratiqué par les femmes d'Hourâmân à partir de laine localement produite. Les habits traditionnels des hommes et des femmes hourâmânis étaient auparavant tissés dans les ateliers villageois. Aujourd'hui, les tissus sont importés, mais les modèles suivent encore les patrons d'hier. Une tunique noire, grise ou brune, avec un châle pour ceinturer le milieu, une sorte de long mouchoir ressemblant à un léger turban pour couvrir la tête, un pantalon très large et une moustache épaisse constituent le cliché que les Iraniens ont à l'esprit au sujet des hommes de cette région. Les femmes portent quant à elles des habits colorés.

Pour connaître les caractéristiques socioculturelles de Pâveh, il est nécessaire de commencer avec la culture de Hourâmân. Cette région est divisée aujourd'hui entre trois villes de trois départements différents: Pâveh pour la province de Kermânshâh, Marivân pour le Kurdistan iranien, et Halabja pour la région irakienne de Sulaymaniyeh. Hourâmân est, à l'origine, une très ancienne région de la Perse, peuplée depuis l'époque paléolithique. Les fouilles archéologiques réalisées dans les grottes de Hourâmân ont confirmé l'ancienneté de la présence humaine dans cette localité. Hourâmân était aussi un voisin important des royaumes antiques de la Mésopotamie. Dans son bas-relief au pied des montagnes Shaho à Hourâmân, dans le Kurdistan iranien, Sargon II, le roi Assyrien, décrit les habitants de cette région comme "*des hommes qui ne voulaient se soumettre à aucun souverain,*



▲ *Fleuve Sirvân dans les vallées de Hourâmân*

ceux qui se protégeaient par les hautes montagnes". Les bords du fleuve Sirvân qui coule dans les vallées de Hourâmân ont toujours été des lieux d'interaction entre les peuples Aryens comme les Lulubis, les Kassites et les Élamites, et leurs voisins mésopotamiens. Au sud de Hourâmân, près de la ville de Sar-e Pol-e Zahâb, encore dans la province de Kermânshâh, on peut trouver un célèbre bas-relief d'Anubanini, roi de la dynastie aryenne des Lulubis qui régnait sur ces territoires en 2250 av. J.-C. – date qui permet de confirmer l'ancienneté de ces régions. On parle aussi de la légende de Pâv, un général de l'armée sassanide étant venu renforcer les bases militaires de cette province. C'est encore à Hourâmân qu'au VIIe siècle, les Iraniens kurdes font face à l'armée arabe de Saad ibn Abi Vaghas, l'envoyé du deuxième calife de Médine. Après l'islamisation du pays, Pâveh ne perd pas son statut militaire. Les grands rois comme Shâh Abbâs le Safavide ou Nâder Shâh Afshâr intègrent des régiments hourâmânis dans leurs armées. Ces monarques iraniens ont parfois fait déplacer les habitants de cette région dans les autres parties du territoire iranien pour bénéficier de leurs talents militaires afin de défendre les frontières nationales. On

> Pour connaître les caractéristiques socioculturelles de Pâveh, il est nécessaire de commencer avec la culture de Hourâmân. Cette région est divisée aujourd'hui entre trois villes de trois départements différents: Pâveh pour la province de Kermânshâh, Marivân pour le Kurdistan iranien, et Halabja pour la région irakienne de Sulaymaniyeh. Hourâmân est, à l'origine, une très ancienne région de la Perse, peuplée depuis l'époque paléolithique.

raconte ainsi que la version kurde du *Livre des Rois* est rédigée, au XVIIIe siècle, par Almâs Khân, un sergent hourâmâni de l'armée de Nâder Shâh. L'auteur n'a d'ailleurs pas hésité à y ajouter certains récits épiques du folklore local. Mirzâ Abdolghâder Pâvehi, le grand poète hourâmâni de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, a rédigé un ouvrage poétique où il parle de la guerre entre les Cigales et les Étourneaux aux environs de Pâveh. En réalité, le poète fait subtilement allusion à une bataille entre les envahisseurs ottomans et l'armée iranienne s'étant déroulée dans cette localité. Après la Révolution islamique de 1979, Hourâmân conserve son rôle du défenseur des frontières de l'Ouest du pays. Cet attachement vis-à-vis de l'Iran apparaît également chez les Hourâmânis irakiens. La ville d'Halabja, située dans le territoire irakien, a été victime d'attaques pendant la guerre imposée, surtout lors de l'opération (également qualifiée de génocide) Anfal du régime de Saddam Hussein, qui coûta la vie à presque 200 000 Kurdes irano-irakiens. Le nom même d'Halabja suscite une grande émotion chez les Iraniens d'aujourd'hui, du fait d'une attaque chimique du parti Baath perpétrée en mars 1988 à la suite de laquelle cinq mille civils kurdes perdirent la vie. Au mois de juillet 1988, des attaques chimiques furent aussi lancées contre certains villages de la province de Kermânshâh, dont le village de Doudân de Pâveh. L'impact de ces armes chimiques sur la population et l'environnement de ces villages, même aujourd'hui après 30 ans, reste présent. Une section du musée de la paix à Téhéran est consacrée à la mémoire de ces événements.

L'un des facteurs unissant les habitants iraniens et irakiens de Hourâmân réside dans la question du langage. La langue hourâmâni est un dialecte de la langue gorâni qui, à son tour, appartient à la même famille linguistique que la langue kurde, l'une des langues pratiquées dans l'Iran de l'Ouest. La langue hourâmâni est celle d'une importante littérature, surtout en matière de poésie. Plusieurs recueils poétiques ont ainsi été publiés durant ces dernières années en langue hourâmâni, qui s'écrit avec l'alphabet arabo-persan. Le chant hourâmâni Siyâh-Chemaneh suit l'un des modes de versification couramment utilisés dans cette poésie. Il s'agit d'un chant où les distiques sont formés de deux vers décasyllabes. Les thèmes de ces chants oscillent autour de sujets gnostiques et l'éloge du prophète de l'Islam. Parmi les poètes les plus renommés, citons Mirzâ Abdolghâder Pâvehi, Molavi Kordo, Youssef Beyg Emâmi, Almâs Khân Kenuleï, Seyyed Ahmad, Hayas Gharibi et la poétesse Jahân Arâ Khânoum. Malheureusement, la majorité de ces poètes hourâmânis ne sont pas encore traduits en persan ni en langues européennes. Cet excellent art poétique constitue sans doute l'une des bases essentielles pour le développement de la musique hourâmâni - une musique pleine de vivacité, d'enthousiasme et d'espoir. Le *daf* est l'un des instruments les plus joués par les habitants de cette région. A l'origine, on en jouait surtout

> Les grands rois comme Shâh Abbâs le Safavide ou Nâder Shâh Afshâr intègrent des régiments hourâmânis dans leurs armées. Ces monarques iraniens ont parfois fait déplacer les habitants de cette région dans les autres parties du territoire iranien pour bénéficier de leurs talents militaires afin de défendre les frontières nationales.

lors de réunions gnostiques de derviches mais aujourd'hui, il est pratiqué en toutes circonstances - les musiciens locaux en ont ainsi vulgarisé l'usage, en estompant parfois sa valeur spirituelle. Par ailleurs, la Maison du *Daf* vient d'être inaugurée à Pâveh grâce à l'initiative de jeunes artistes pâvehi et sous la houlette d'une antenne locale du ministère iranien de la Culture. Le shemshal, une sorte de flute fabriquée traditionnellement avec un os d'aile d'aigle, est un autre instrument phare de la musique hourâmâni. Durant les cérémonies de mariage ou de Norouz, le Nouvel An iranien, les instruments traditionnels côtoient désormais des instruments modernes. Mais les tonalités et les rythmes sont les mêmes. La danse folklorique de cette région est également réputée au niveau national. Elle s'enracine dans des rites mithraïstes et a une forme collective. Cette danse ressemble par certains de ses gestes aux danses folkloriques bretonnes en France ou aux danses juives. Les danseurs forment un cercle incomplet ou une ligne droite (dans les formes les plus récentes). Les mains des danseurs sont liées à celles des voisins; ainsi, les rythmes et les positions sont induits par les mouvements du pied et du corps. Le rôle principal est joué par la première personne de la ligne des danseurs. Parfois, un danseur reste au centre du cercle ou en face de la ligne pour orchestrer les gestes par ses cris et mouvements. Dans certaines variantes, les danseurs tiennent un ou deux mouchoirs colorés dans les mains. Du haut de la colline du Mémorial des martyrs, je jette un dernier regard sur cette ville merveilleuse. En ce qui concerne son architecture, Pâveh est aujourd'hui menacée par ses nouveaux immeubles et bâtiments hâtivement construits qui doivent loger une population de presque 30 000 habitants. Néanmoins, les villages de Pâveh ont gardé leur architecture particulière désignée en Iran par le terme de Massouléï. Dans ce modèle, les maisons sont bâties comme les marches d'un escalier descendant, dans une pente. Le toit d'une maison sert de cour pour la maison du dessus. De là où nous sommes sur la colline, de nombreuses mosquées de la ville sont visibles. Elles portent les noms de personnalités sunnites. La grande mosquée du Vendredi de Pâveh est la plus esthétique. Pâveh abrite également quelques mausolées chiites, comme par exemple ceux de Seyyed Obeydollah et de Seyyed Mahmoud. Les habitants de Pâveh sont en grande partie sunnites d'obédience shaféite. Ils utilisent le terme *Mamousta* pour désigner leurs chefs religieux. Ce mot est un équivalent du Cheikh, Mollah ou Rouhani dans la terminologie courante persane. Les écoles soufies aussi ont une large présence dans la ville et dans les villages; la plupart étant d'obédience naghshbandi et ghâderi. À cela, il faut ajouter les Ahl-e Hagh (Yarsan), de confession irano-islamique avec des croyances similaires aux Alawites turcs et syriens. Leurs idées ressemblent aux croyances chiites; pourtant, c'est une religion issue de la

> La langue hourâmâni est celle d'une importante littérature, surtout en matière de poésie. Plusieurs recueils poétiques ont ainsi été publiés durant ces dernières années en langue hourâmâni, qui s'écrit avec l'alphabet arabo-persan. Le chant hourâmâni Siyâh-Chemaneh suit l'un des modes de versification couramment utilisés dans cette poésie. Il s'agit d'un chant où les distiques sont formés de deux vers décasyllabes.



▲ *Vue de Pâveh*

fusion de plusieurs écoles spirituelles qui existaient en Iran préislamique. Ils ont de nombreux lieux sacrés de pèlerinage au sein de la province de Kermânshâh. Il est facile de reconnaître les hommes de cette confession de par leur longue moustache qui, selon eux, symbolise un pacte religieux. Cette diversité religieuse est peut-être due à la tolérance confessionnelle relativement bonne qui règne à Pâveh.

Avec tant de singularités socio-culturelles, Pâveh a le potentiel de devenir un pôle touristique de la province de Kermânshâh. Les sites historiques de cette ville, les attractions architecturales des villages, les réserves naturelles et son riche folklore font de Pâveh un creuset résumant parfaitement les beautés de l'ouest iranien.

Certes, la nature est la première richesse touristique de cette ville. La grotte Ghouri-Ghaleh est la plus grande du Moyen-Orient, et comporte des réserves hydriques. Cette grotte d'une longueur exceptionnelle s'ouvre d'un côté à 25 kilomètres de Pâveh dans les montagnes Shaho et mène, de l'autre, jusqu'aux montagnes irakiennes. Malgré les efforts des équipes de spéléologues iraniens, britanniques et français, seule une partie du début des trois mille mètres de cette grotte a été exploitée. Une section a par ailleurs été aménagée et illuminée pour les touristes. Ce seul petit espace de quelque cent mètres suffit à montrer les

Avec tant de singularités socio-culturelles, Pâveh a le potentiel de devenir un pôle touristique de la province de Kermânshâh. Les sites historiques de cette ville, les attractions architecturales des villages, les réserves naturelles et son riche folklore font de Pâveh un creuset résumant parfaitement les beautés de l'ouest iranien.

caractéristiques extraordinaires de cette grotte unique. L'intérieur des couloirs est orné de stalagmites et de stalactites de différentes couleurs qui se sont formées durant une période de 65 millions d'années. Plusieurs découvertes archéologiques ont aussi été réalisées dans cette grotte, dont les dates oscillent de l'époque paléolithique jusqu'à l'époque sassanide. Elle est aussi l'un des rares endroits au monde où on peut trouver des chauves-souris du type Myotis ("Mouse-ear Bat"). Ghouri-Ghaleh, dont le nom est issu d'un village voisin, se déploie au sein de la montagne Shaho qui, du fait de sa composition minérale, a donné naissance à un grand nombre de caves de différentes tailles. Outre les grottes naturelles, il faut aussi évoquer la Cave de Hossein creusée manuellement pendant 19 ans en utilisant une simple pioche par un handicapé très respecté dans la région nommé Hossein Kouh-kan (le creuseur de montagne) ou Farhâd le second! Cette cave visitée même par les touristes étrangers est un grand logement de quelques pièces qui abrite aussi la tombe de l'artiste décédé en 2016. La série télévisée iranienne *Mâh-e Asal* ("Lune de miel") a d'ailleurs consacré une émission à ce phénomène, tandis que le réalisateur Houshang Mirzâï envisage de tourner un film documentaire autour de la vie de ce personnage.

Les montagnes de cette région sont le berceau de la civilisation hourâmâni. Les ruines de plusieurs forteresses préhistoriques sont à visiter sur les versants de ces montagnes. Les systèmes architecturaux de ces sites témoignent de l'ingénierie très avancée de leurs constructeurs. Les morceaux de pierre sont superposés sans aucun matériau pour les cimenter. Les architectes avaient ainsi de vastes connaissances au sujet des formules complexes de la superposition des charges; ce savoir-faire ayant ainsi permis de faire tenir les murailles de ces châteaux durant les millénaires passés. Ces forteresses anciennes offrent une vue parfaite sur le fleuve Sirvân, un autre acteur majeur de la nature de Hourâmân.



▲ *Grotte Ghouri-Ghaleh*

34



▲ *Cave de Hossein*

Ce fleuve est depuis toujours considéré comme une incarnation de l'âme libre de Hourâmân. Son parcours, depuis les montagnes du Zagros iranien jusqu'à Bagdad où il rencontre le grand fleuve Tigre, fait écho à l'histoire de cette partie du plateau iranien depuis l'ère de la Haute-Antiquité jusqu'à nos jours. Ce fleuve n'est pas navigable dans la partie iranienne, mais joue un rôle primordial dans la vie des riverains. Les marchés frontaliers qui bénéficient de taxes douanières plus basses, très fréquentés par les habitants de Pâveh, se trouvent dans les vallées de ce fleuve. La digue Daryân est bâtie dans l'Hourâmân iranien sur ce fleuve, pour fournir de l'eau aux activités agricoles. Au cours de son chemin, Sirvân reçoit l'eau d'une dizaine de rivières, de ruisseaux et de sources dans les territoires iraniens et irakiens. La source Bel est l'une d'entre elles. En résumé, l'identité de Pâveh est comparable avec la nature de Hourâmân: belle comme ses forêts de chênes, libre comme son fleuve Sirvân, et fière comme les montagnes de Hourâmân. ■

Sources :
- Hureau, Jean, *L'Iran aujourd'hui,* Éditions Jeune Afrique, Paris, 1975
- Foulâdvand, Hâmed, *L'Iran que j'aime,* Éditions Yassavoli, Téhéran, 2016
- Morâdi, Adnan; Maazi, Heydar, *Shâ'erân-e Pâveh* (Les poètes de Pâveh), Éditions Ehsân, 2017
- http://www.Pâvehpress.ir/, site persanophone d'actualité politico-culturelle sur la ville de Pâveh
- http://www.salamPâveh.ir/, site persanophone d'actualité politico-culturelle sur la ville de Pâveh
- http://www.Pâvehcity.ir/, site persanophone de la Mairie de Pâveh
- http://www.emamzadegan.ir/emamzadehbank/show-22962.aspx, site persanophone concernant les mausolées des *Imâmzâdeh* en Iran
- http://www.irancaves.com/fa/cavedetail.aspx?ID=401, collection photographique de la grotte Ghouri-Ghaleh
- Encyclopédie Iranica, article anglophone sur la région de Hourâmân, http://www.iranicaonline.org/articles/avroman-hawraman-persian-owraman-a-mountainous-region-on-the-western-frontier-of-persian-kurdistan
- Gharayi, Javâd, Série documentaire *Irângard*, 26 épisodes, Épisode 11 sur Hourâmân, Chaîne Documentaire de la Radiotélévision iranienne, http://www.doctv.ir/

La poésie kurde et les poètes kurdes de Kermânshâh

Djalil Ahangar Nejâd*

Traduction et adaptation:
Kadidjeh Nâderi Beni

En tant que région dotée d'une histoire ancienne, Kermânshâh jouit d'un patrimoine culturel très riche. L'un des piliers de la culture kurde est sans aucun doute la littérature, et plus particulièrement la poésie kurde. Chez les peuples de Kermânshâh, cette poésie est connue sous le nom de *she'r-e kermâshâni* ou *kalhor*. Selon les experts et du point de vue thématique, la poésie kermâshâni est divisée en deux groupes:

1) La poésie populaire, qui traite essentiellement de la vie quotidienne des tribus kurdes de Kermânshâh. Ces poèmes se caractérisent par une présence des champs lexicaux du domaine rural et agricole. C'est sans doute la raison pour laquelle ils sont particulièrement populaires et souvent récités par les villageois. Cette poésie folklorique entretient la plupart du temps une relation étroite avec le chant, la plupart des poèmes ayant été composés pour être chantés.

Shâhmorâd Moshtâgh Vatandoust (1917-1984)**,** surnommé Shâmi Kermâshâni, fait partie des poètes dont les œuvres sont très populaires chez les Kurdes de Kermânshâh. A quatre ans, il devient aveugle suite à une maladie. Dès sa jeunesse, il participe activement aux colloques littéraires de la ville organisés pour la plupart par un poète de poèmes folkloriques nommé Shams-ol-Olamâ. Là, Shâmi découvre la poésie persane et s'attache plus particulièrement à la poésie de Khayyâm[1], qui devient une source d'inspiration pour ses œuvres. Mais il est surtout considéré comme le fondateur de la poésie populaire kermâshâni qui, se nourrissant du lexique familier et quotidien, est très facile à comprendre. Bien que Shâmi se serve de la langue populaire dans ses poèmes, il respecte strictement les règles de la linguistique classique. Ses *Œuvres complètes (Kollyât*) sont considérées comme une référence de la grammaire et de la syntaxe kurdes.

2) Parallèlement à la poésie populaire, un autre type de poèmes se consacre plutôt aux thèmes lyriques, épiques et religieux, en ayant recours à des formes poétiques classiques. Le nombre des poètes ayant écrit dans ce style est relativement faible. Citons néanmoins les noms de:

- Mollâ Parishân Dinvari: Né en 1356 à Dinâvar, région montagneuse située à l'est de la province de Kermânshâh, il aurait été l'un des membres de la tribu Ghiâsvand, et donc d'origine lori, du Lorestân. L'ensemble de ses poèmes rassemblés dans un recueil intitulé *Parishân-Nâmeh* ont été composés en langue kurde. Les thèmes principaux de sa poésie sont les éloges consacrés aux Imâms, les thèmes mystiques comme l'existence de l'être humain, de Dieu, de la Création de l'homme, et enfin les thèmes religieux. Ses vers sont pour la plupart des octosyllabes.

- Khân Mansour: Chef de la tribu Kalhor durant la dynastie des Afsharides (1736-1749), Khân Mansour naît en 1693 à Ivân, ville située dans l'Ilam actuel, au sud de Kermânshâh. Selon les documents historiques, Khân Mansour a accompagné Nâder Shâh lors de ses batailles contre des armées étrangères. Cette expérience a influencé son œuvre, étant donné qu'il fait notamment figurer la guerre de Kandahar (1730-1734) dans son recueil poétique. Dans la poésie kermâshâni, le nom de Khân Mansour est lié à celui de Shâkeh, lui-même poète kurde.

-Shâkeh: Né en 1703 à Guilân-e Gharb, il a été très influencé par la pensée et la poésie de Khân Mansour. Dans sa jeunesse, il se rendit à Ivân où il rencontra son futur ami Khân Mansour, poète de grande renommée chez les Kurdes. Dès lors, les deux poètes commencèrent leur collaboration pour composer les poèmes épiques les plus lus de toute l'histoire de la littérature kurde.

Durant ces dernières décennies, les poètes kurdes

ont été de plus en plus lus et considérés comme de grandes figures de la littérature contemporaine persane. De ce fait, on voit l'apparition d'un nombre croissant de recueils de poèmes en langue persane compilés par des poètes kermâshâni. L'influence de la poésie persane sur cette poésie doit également être soulignée. C'est le cas du ghazal[2] kermâshâni, qui se nourrit des poèmes lyriques persans du point de vue de son contenu aussi bien que de sa forme. Parmi les poètes s'inscrivant dans cette tendance, citons:

- **Karim Kermâshâni**: Né en 1920 et mort en 1978 à Kermânshâh, Karim Kermâshâhi se familiarise dès son enfance avec la poésie persane, et plus particulièrement celle de Hâfez. Son recueil poétique écrit sous le pseudonyme de Tamkin est composé de près de 1450 vers en persan et en kurde, et fait partie des œuvres les plus populaires chez les Kurdes. Outre les poèmes amoureux (*ghazals*), il comprend des vers consacrés à l'éloge des Imams (*madh*), aux élégies funèbres (*marsieh*), ainsi qu'à des thèmes religieux. Le style poétique de Tamkin est plutôt un mélange des styles indien (*hendi*) et *arâghi*.

- **Partow Kermâshâni**: Surnommé Partow, Ali Ashraf Nobati est né en 1921 à Kermânshâh. Il a composé de nombreux poèmes en persan, mais ce sont ses vers kurdes qui sont les plus connus et admirés. La particularité la plus importante de sa poésie kermâshâni est sans doute sa «pureté» linguistique, son lexique n'étant pas mélangé aux mots et expressions non kurdes, notamment persans – même s'il a à côté également écrit des poèmes en persan. Son recueil poétique intitulé *Les Chansons de la rue (Koutcheh bâghihâ*) comporte un ensemble de ses poèmes folkloriques qui fournissent de bonnes références du vocabulaire kurde et de nombreuses expressions de cette langue.

- **Yadollâh Behzâd**: Né en 1925 à Kermânshâh, Behzâd y fit ses études primaires pour ensuite se rendre à Téhéran où il étudia la littérature persane à l'Université; domaine qui constituera une source d'inspiration importante de son œuvre. Les thèmes principaux de ses œuvres sont l'amour, le mysticisme, la moralité et la société. Son style est plutôt un mélange de style khorasani et indien. Ses poèmes ont été composés dans des formes poétiques très variées, mais il donne la priorité au *ghassideh*[3]. Son recueil de poèmes intitulé *Une Fleur sans couleur (Goli birang*) comporte près de 10 000 vers en persan. Il a fait également publier ses *Poèmes folkloriques et kurdes (Ash'âr-e mahalli va kordi*) qui comprennent une partie de ses poèmes en langue kurde. Behzâd est mort en 2005 à Kermânshâh. Une grande partie de son œuvre n'a pas été encore publiée.

- **Ahmad Azizi**: Né en 1958 à Sar pol-e Zahâb et mort en 2017 à Kermânshâh, Azizi est considéré comme un poète religieux. Ses poèmes sont essentiellement consacrés aux quatorze Immaculés (les Douze Imâms du chiisme duodécimain, ainsi sur le prophète Mohammad et sa fille Fatima). En outre, il a versifié les événements de la victoire de la Révolution islamique en adoptant un regard mystique et en suivant une interprétation gnostique. La plupart de ses poèmes sont en langue persane, mais il a également éprouvé son talent dans la poésie kermâshâni. Au cours de sa courte vie, il fit publier une vingtaine de livres qui sont considérés comme des œuvres importantes de la littérature contemporaine persane.

Parmi les poètes lyriques kermâshâni, citons aussi d'autres grands noms dont Farshid Youssefi, Mohammad Shokri, Iradj Rashidi, Ahmad Djlâli Gourâni, Karam Rezâ Karami, Parviz Banafshi.

Durant ces dernières années, la poésie kermâshâni s'est également essayée dans le domaine de la poésie libre (*she'r-e âzâd*), et plusieurs jeunes poètes kurdes y sont activement présents. Citons, parmi d'autres, les noms de Seyyed Ghâssem Arjang, Mas'oud Ghanbari, Ali Olfati, Ali Sahâmi, Arash Afzali, Shirdel Ilpour et Djavâd Sharifi. L'ensemble des poèmes libres kurdes ont été publiés dans des recueils poétiques ayant été pour certains de véritables succès de librairie, dont *J'écris par mes os*[4]*, Si une nuit tu pars*[5], et *Les chansons de la pluie*[6]. ■

---

* Ahangar Nejâd, Djalil, "Les poètes de l'amour, du chêne et du chagrin" (Shâ'erân-e eshgh, balout va ranj), publié in *Zaribâr*, n 64, l'été 2007.

1. Omar Khayyâm (1048-1131), poète et savant de Nichapour.
2. Sorte de poème lyrique généralement amoureux.
3. Sorte de poème lyrique.

۴. سقانم بنیوسم

۵.یهی شه و ئه گهر بچیدن

۶.گورانیه گان باران





Le département de Kangâvar

Babak Ershadi

▲ *Temple d'Anâhitâ, Kangâvar*

Avec une superficie de 884 km², Kangâvar est un petit département de la province de Kermânshâh et ne représente que près de 3, 5% de la superficie totale de la province. Situé à l'extrémité est de la province, le département de Kangâvar avait plus de 81 000 habitants (22 665 foyers) selon le recensement de 2011. Le chef-lieu du département est la ville de Kangâvar qui se situe à 142 km de Kermânshâh, capitale de la province. La ville se situe également à 88 km de Hamadân (capitale de la province voisine), et à 417 km de Téhéran.

Dans le centre de la ville moderne de Kangâvar, on peut visiter le célèbre temple d'Anâhitâ vieux de 1200 ans. Anâhitâ ou Nâhid (en persan moderne) signifie «immaculée», et désigne une ancienne divinité de la période préislamique. Anâhitâ fut vraisemblablement la déesse la plus aimée de toute l'Antiquité iranienne.

Anâhitâ est la déesse de l'eau.[1] Les textes avestiques décrivent Anâhitâ comme une déesse qui accroît la richesse et la postérité. Elle est également l'incarnation parfaite de la beauté. Dans Abân Yasht (Hymne aux Eaux), nous pouvons lire: *«Alors Zarathoustra s'avance et dit: Ô Anâhitâ, qui proviens du créateur Mazda, tes bras sont beaux et dorés, larges comme un cheval. Avance vers nous avec bienveillance, ô belle, ô sainte; viens rapidement, avec tes larges bras, roulant dans ton esprit ces pensées […] Du fait de son éclat et de sa majesté, je veux honorer par des chants de louange, par un culte convenable, Anâhitâ, pure et sainte.»*[2] Après Persépolis, le temple d'Anâhitâ à Kangâvar est le deuxième grand monument de pierre en Iran.

Isodore de Charax, un géographe et voyageur grec né au Ier siècle av. J.-C., visita la ville de Kangâvar en 37 apr. J.-C. et relata qu'il y vit un temple

d'Artemis, déesse de la chasse dans la mythologie grecque, souvent associée à Anâhitâ dans la mythologie perse. Pendant de longs siècles, Kangâvar fut une escale importante sur la Route de la Soie. Les habitants actuels de Kangâvar sont Kurdes ou Lors. Dans le district de Fash qui regroupe plusieurs villages se trouve aussi un nombre très réduit d'Arméniens qui se présentent comme les descendants des Arméniens s'étant installés dans cette région à l'époque du règne de l'empereur sassanide Khosrow II (590-628 de notre ère), appelé Parviz (le Victorieux). L'existence d'un très ancien cimetière juif au nord du Temple d'Anâhitâ et son épigraphe en hébreu prouve qu'autrefois, une communauté juive vivait à Kangâvar.

Sous le règne des Safavides (1501-1736), des habitants turcophones des régions voisines vinrent s'établir à Kangâvar. Ils apportèrent avec eux leurs langues, ainsi que leurs us et coutumes. Par conséquent, on peut entendre aujourd'hui les habitants du département parler parfois un mélange de plusieurs langues et dialectes comme le persan, le lor, le kurde et le turc.

La grande majorité des habitants sont des chiites duodécimains qui coexistent avec les Kurdes sunnites et une petite minorité yarsaniste, adepte de la religion Yarsan, fondée probablement au XIVe siècle en Iran occidental (Kurdistan) et dans le nord de l'Irak. Un très petit nombre de chrétiens et de juifs vivaient également dans le département de Kangâvar.

L'économie de Kangâvar a été pendant une longue période une économie rurale fondée sur l'élevage et l'agriculture. Les habitants s'occupaient également d'artisanat, notamment de sculpture sur bois et de fabrication d'instruments de musique, surtout le tanbour. Le tanbour



▲ *Temple d'Anâhitâ*

Pendant de longs siècles, Kangâvar fut une escale importante sur la Route de la Soie. Les habitants actuels de Kangâvar sont Kurdes ou Lors. Dans le district de Fash qui regroupe plusieurs villages se trouve aussi un nombre très réduit d'Arméniens qui se présentent comme les descendants des Arméniens s'étant installés dans cette région à l'époque du règne de l'empereur sassanide Khosrow II.



▲ *Temple d'Anâhitâ*

est encore produit dans le village de Fash selon les méthodes traditionnelles. C'est un instrument de la famille de luths à long manche très populaire en Iran, au Moyen-Orient, aux Balkans et dans les pays de l'Asie centrale.

Les agriculteurs du département de Kangâvar produisent chaque année plus de 400 000 tonnes de céréales, de fruits et de légumes, mais aussi près de 54 000 tonnes de viande (moutons, vaches, poissons). En dépit de la fertilité des terres et l'existence de bons pâturages, les activités furent peu rentables pendant plusieurs siècles en raison du retard de la mécanisation et du regroupement des petites terres agricoles. Ceci a conduit de nombreux habitants à quitter leurs villages pour s'installer dans le chef-lieu du département, puis dans les grandes villes comme Kermânshâh, Hamâdan ou Téhéran. Beaucoup de villageois ont travaillé ainsi dans les petits ateliers et les grandes usines de briques, qui ont fait de ce département un pôle important de la fabrication de briques dans toutes les régions de l'ouest du pays. Ces dernières années, de nombreux projets ont été mis en place à Kangâvar pour relancer les activités agricoles. La pisciculture a connu un essor dans le département, et le développement de la production agricole sous serre permet aux habitants de continuer leurs activités en cultivant des produits «hors saison».

Le temple d'Anâhitâ

La ville de Kangavâr est surtout connue pour son temple d'Anâhitâ. Le temple qui se situe au centre de la ville moderne date de la période préislamique.

A cette époque, de nombreux temples auraient été dédiés aux dieux et aux déesses. En ce qui concerne Anâhitâ, la déesse des eaux, il existe aujourd'hui les ruines de deux temples lui étant dédiés; l'un à Kangâvar et l'autre à Kâzeroun, situé au sud de la province du Fârs. Le temple d'Anâhitâ de Kangâvar est le plus grand monument en pierre de tout l'Iran de l'époque préislamique, après le palais royal des Achéménides à Persépolis. Le temple se trouvait sur la route ancienne qui reliait autrefois la ville historique de Hamedân (autrefois Hegmataneh ou Ecbatane, littéralement «Ville des rassemblements»), une ancienne capitale



▲ *Ancienne photo du temple d'Anâhitâ*

des Mèdes puis des Achéménides, à la célèbre inscription de Bistoun (ou Behistun) de l'époque du grand empereur de la dynastie achéménide, Darius Ier (550-486 av. J.-C.). Le Temple de Kangâvar, dont les ruines s'étendent aujourd'hui sur un terrain de 4.6 hectares, avait été construit, comme plusieurs autres monuments de pierre de la période préislamique, sur une plateforme surélevée de plusieurs mètres par rapport à son environnement immédiat. Pourtant, les recherches indiquent que le temple d'Anâhitâ n'est pas aussi ancien que les monuments achéménides de Persépolis. Le temple fut construit sans doute à l'époque de la dynastie parthe des Arsacides qui fondèrent leur empire en 250 av. J.-C. et qui régnèrent jusqu'en 224 de notre ère. Dans les fouilles de Kangâvar qui ont commencé à partir de 1968 par une équipe archéologique iranienne, plusieurs tombes taillées dans la pierre de l'époque arsacide furent découvertes sur le site du temple d'Anâhitâ. Les experts y découvrirent aussi des morceaux de poterie et des pierres ouvragées de la même période, datant essentiellement du 1er siècle av. J.-C. et du 1er siècle apr. J.-C. Les corps humains qui avaient été inhumés dans ces tombes avaient été placés sur le dos. La tête de chaque corps était tournée vers le temple et la main gauche était placée sur la poitrine, peut-être en signe de respect. Dans ces tombes, des objets et des pièces de monnaie de l'époque des rois arsacides furent trouvés par les archéologues.

Le temple d'Anâhitâ fut utilisé aussi à l'époque des empereurs sassanides qui régnèrent de 224 de notre ère jusqu'à l'invasion des Arabes en 651. Les archéologues ont également trouvé au temple d'Anâhitâ les vestiges de l'époque islamique, depuis le règne des Seldjoukides (XIe-XIIe siècles) jusqu'à des périodes plus récentes comme celles des dynasties des Safavides (1501-1736) et des Qâdjârs (1786-1925).

> Le temple d'Anâhitâ de Kangâvar est le plus grand monument en pierre de tout l'Iran de l'époque préislamique, après le palais royal des Achéménides à Persépolis. Le temple se trouvait sur la route ancienne qui reliait autrefois la ville historique de Hamedân, une ancienne capitale des Mèdes puis des Achéménides, à la célèbre inscription de Bistoun de l'époque du grand empereur de la dynastie achéménide, Darius Ier.

La colline de Godine

Cependant, il faut souligner que l'histoire de Kangâvar est beaucoup plus ancienne que celle de son célèbre temple. Au début des années 1960, les archéologues découvrirent dans la vallée de Kangâvar un site beaucoup plus ancien que le temple d'Anâhitâ. Le site de Godine Teppeh (colline de Godine) se trouve à 12 kilomètres au sud-est de la ville. Les premières recherches archéologiques furent effectuées dans les années 1970 par une mission canado-américaine dirigée par Cuyler T. Young Jr. La colline Godine date, d'après les découvertes archéologiques, de plus de 5000 ans av. J.-C. et a joué dans l'Antiquité un rôle important dans le commerce du lapis-lazuli entre les civilisations mésopotamiennes et la région de Badakhchan dans l'Afghanistan actuel. Le commerce était très probablement contrôlé par les Élamites qui vivaient dans les régions du Sud-ouest iranien avant l'avènement des civilisations perses





▲ *La colline de Godine*

en Iran actuel. Dans les couches les plus anciennes, les archéologues ont découvert des indices qui prouveraient que le site a été abandonné vers 3000 av. J.-C. en raison d'un incendie. Les maisons et les grandes salles de la citadelle auraient été

La colline Godine date, d'après les découvertes archéologiques, de plus de 5000 ans av. J.-C. et a joué dans l'Antiquité un rôle important dans le commerce du lapis-lazuli entre les civilisations mésopotamiennes et la région de Badakhchan dans l'Afghanistan actuel.

abandonnées rapidement après cet incendie dont les origines restent inconnues. Les tablettes d'argiles et les sceaux cylindriques découverts dans ces couches anciennes appartiennent à la période protoélamite (3300-2800 av. J.-C.). La plupart des tablettes contiennent des comptes et les listes de produits commerciaux.

Des couches plus récentes de la colline Godine datent de 750 av. J.-C. et contiennent les vestiges d'un ensemble architectural militaire dont des murs fortifiés appartenant à la civilisation médique. Ces vestiges comprennent des éléments architecturaux qui rappellent également les traditions de l'Empire perse achéménide, dont des salles à colonnes qui ressemblent aux monuments de Pasargades, de Suse et de Persépolis.■

1. Naghizâdeh, Mohammad: L'eau dans la culture iranienne (1ère partie), traduit par Ershadi, Babak, in: *La Revue de Téhéran*, n° 99, février 2014. pp. 54-62. Accessible à: http://www.teheran.ir/spip.php?article1858#gsc.tab=0

2. Abân Yasht, in: Eslâmi-Nadoushan, Mohammad-Ali, «Âyâ irâni hamân irâni ast?» (L'Iranien est-il ce qu'il était avant?), in: Revue *Hasti*, 2e année, n° 1, printemps 1931, p. 14.

Kermânshâhân et l'héritage de la musique iranienne

Zeinab Golestâni

Située au cœur des chaînes des montagnes de Zâgros, la province de Kermânshâh témoigne de la longue histoire de la Perse. Accompagnée de nombreuses guerres, batailles, et reconstructions, l'histoire de sa capitale, également appelée Kermânshâh, commence d'après certains historiens au moment du règne de Bahrâm IV, empereur sassanide. Considérant le roi sassanide comme le fondateur de la ville, ces chercheurs lient l'origine du nom de la ville à ce souverain, qui aurait eu *Kermânshâh* pour pseudonyme. Pourtant, des études étymologiques plus récentes sont venues enrichir les hypothèses au sujet de l'origine de ce nom. Selon Mir Djalâl-al din Kazzâzi, professeur de langue et de littérature persanes, Kermânshâh est une variation du mot *Kerminshân*. Ce dernier apparaît dans les parties concernant la création de *Bundahishn*, ensemble des textes cosmogoniques écrits en pehlevi. En se basant sur le fait que le *Bundahishn* parle d'un lieu intitulé *Sepâhân Kerminshân* où se trouve la montagne sainte de Bisotun, Kazzâzi affirme que Bisotun était dans l'Antiquité appelée Sepâhân ou *Kerminshân*. Kerminshân se serait progressivement transformée en *Kermânshâhan*; l'usage populaire étant ensuite à l'origine de l'apparition du mot Kermânshâh. D'autres chercheurs comme Mehrdâd Bahâr et les auteurs de l'article «Kermânshâh et un malentendu historique»[1], sont d'avis que le mot est composé de deux parties, «*gar*» qui signifie *montagne*, et «*mâshân*», l'une des formes du mot «*mihan*» (pays) signifiant *lieu et place*. Ainsi, le mot *Kermânshâhân* signifierait «la terre montagneuse», tandis que celui de Kermânshâh stricto sensu serait dépourvu de profondeur historique.

D'autre part, Bisotun, qui paraît être l'équivalant de Tâgh-e Bostân à Bundahishn, se compose de «*bogh*» et «*setân*», signifiant *la place des dieux*. L'archéologue allemand Ernest Herzfeld considère aussi le Tâgh-e Bostân comme un lieu d'adoration d'Anâhitâ. Les monts constituent également une figure sacrée dans la culture de la région de Kermânshâhan où la musique, influencée notamment par le soufisme, apparaît comme un chant des royaumes célestes. L'importance de cet art dans la culture kurde avant l'entrée de l'Islam apparaît sur les bas-reliefs de Tâgh-e Bostân où se voient des musiciens qui jouent pendant la chasse du roi sassanide. La musique kurde se divise en deux groupes principaux:

1. La musique ancienne comprend les modes (*maghâm*) tels que *hureh, mureh, lureh, siyâh tchamâneh, tchubi*… Ce groupe est composé de chants traditionnels constitués de vers en dix syllabes. Dans ce groupe, une catégorie rituelle, élégiaque et biographique est qualifiée de «réelle», tandis qu'une catégorie recouvrant le lyrique est appelée «virtuelle».
2. La musique contemporaine, comprenant des modes tels que *maghâm-e samad-e latchaki*, *laghâm-e Allâh Veiysi*, *laghâm-e koutcheh bâghi*, *maghâm-e samad-e mesgari*, se compose essentiellement de vers à mètres syllabiques.

A Kermânshâh, les principaux instruments de musique utilisés sont:

Le tanbur

Dans son livre intitulé *Ketâb al-Musiqia al-Labir* (Grand livre de la musique), Fârâbi évoque deux sortes de tanbur, à savoir le tanbur du Khorâssân et le tanbur de Bagdad. Instrument de musique à deux cordes, le tanbur a une caisse de résonance plus grande que celle du setâr. Cette caisse ainsi que le manche de l'instrument sont en général fabriqués avec du bois d'abricotier. Comptant 12-13 intervalles, le tanbur couvre une octave. Les mi-intervalles constituent les unités les plus petites du tanbur qui est accordé soit à la quarte, soit à la quinte. Afin de jouer du tanbur, on utilise généralement les quatre doigts de la main droite, mais jamais les cinq doigts. Doté d'une aura de sacralité à Kermânshâh, cet



▲ *Le tanbur*

instrument de musique est embrassé par le musicien avant et après le récital.

Le tanbur se trouve à l'origine d'un son singulier qui le distingue des autres instruments de musique joués à Kermânshâh. Apparu avant l'entrée de l'Islam en Iran, le tanbur crée un rythme et une mélodie évoquant les *radifs* de l'ancienne musique iranienne. Les mélodies jouées par cet instrument de musique se divisent en trois catégories principales:

a. Le *kalâm*. Comprenant 72 maghâm, le *kalâm* se caractérise par des rythmes effrénés.

b. Le *maghâm-e majlessi*. Caractérisé par une mélodie chantante, le *maghâm-e majlessi* comporte aussi le *hureh*.

c. Le *maghâm-e majâzi* (virtuel). Plus récent que les deux maghâm précédents, le *maghâm-e majâzi* leur est considéré inférieur.

Parmi les chants accompagnant le tanbur, citons:

Le *tarz*. Il existe trois sortes de *tarz*, à savoir *tarz-e majnouni*¸ *tarz-e Rostam*, *tarz-e razmi* (tarz de combat), et *tarz-e kalâm*.

Le *hureh*. Se voulant le chant iranien le plus ancien, le *hureh* se base sur un rythme libre. Il s'entend notamment dans les régions de Gurân, Sandjâbi, Falkhâni, et Kalhor. Comprenant les maghâms tels que *ban benei*, *baniri jareh, gharibi, ghatâr, gol o dare, hejrâni, hey hâyeh, pâv muri, sahari,* et *sâroukhâni,* le houreh comprend aussi la berceuse des mères, ainsi que les chants chantés au moment de la traite des bestiaux. On trouvera ci-dessous un exemple des berceuses chantées à Kermânshâh:

La va lav kam arai ya tefle
Samal bsano zanjirai zulfi
La va lav kam la evarava
Zarai zanyi tet la gavarava
Lava lava kam lavam vamaza
Balesi sari pari la qaza

(Je chante la berceuse pour un enfant dont
Le vent du nord caresse la chevelure
Je chante la berceuse quand se couche le soleil
Tandis que s'entend le tintement de la cloche de son berceau
Je chante la berceuse pour un enfant dont
Le matelas est rempli de plumes d'oie.)

Après l'apparition du soufisme dans les régions où habitaient majoritairement les Kurdes, le hureh, accompagné désormais de vacarmes, est présenté par les sunnites et les fidèles de la Qâdirriya, ceux-ci lui attribuant une dimension quasi mystique. De plus, les combattants kurdes chantaient ce chant au moment de la guerre.

Le *siyâh tchamâneh*. L'un des modes les plus anciens de la région de Kermânshâh, le *siyâh tchamâneh* s'entend notamment à Pâveh et à Urâmânât. Les vers composant cette chanson sont tous en dialecte hawrâmi. Elle comprend diverses compositions vocales chantées seulement par les grands chanteurs indigènes. S'éloignant de toute acclamation et euphorie, ce chant s'efforce de "prendre" au cœur. Après l'apparition du soufisme et surtout de la branche *Naqshbandi* dans les régions comme Urâmân et Djavânrud, le *siyâh tchamâneh* a pris petit à petit un aspect

mystique. Les adeptes de la *Naqshbandi* la considèrent comme un chant soufi destiné à être psalmodié lors de veillées ou de cérémonies de deuil.

Le *beyt khâni* (récitation de vers) ou ***gurâni*.** Accompagné des applaudissements des chanteurs, le *beyt khâni* est caractérisé par un rythme particulier joué à Gurân et Djavânrud avec le shemshâl (instrument de musique à vent), et à Kalâyi avec le daf et le doney. S'appuyant sur le rythme des applaudissements qui l'accompagnent, la récitation des vers s'exécute dans certaines régions de Gurân sans aucun instrument de musique.

La musique de la danse. En tant qu'un prélude à la bravoure et au combat, la danse kurde propose de se rapprocher d'un état d'unité. Se donnant la main, les danseurs effectuent les mêmes pas sur une même ligne, ce qui donne une apparence très ordonnée à la danse. Les différents types de la danse à Kermânshâh sont *djabi, larzâneh, fattâh pâshâyi*, *khânmiri*, *ghalâyi*, *gueryâneh*, et *séjâru*. Les instruments de musique tels que dohol, sornâ, dozaleh et shemshâl se trouvent à l'origine de la musique de la danse kurde.

Le daf: Aussi respecté que le tanbur, le daf s'entend plutôt au Kurdistan qu'à Kermânshâhân.

Le sornâ: Connu sous le nom de sâz à Kermânshâh, le sornâ est un instrument de musique à vent, employé aussi bien dans les cérémonies de mariage que celles de deuil. La plupart des maghâm de la danse traditionnelle kurde, ainsi que les chants comme le sahari, le savâr savâr et le tchamari sont joués avec un sornâ.

Le dozaleh (doney): Composé de deux ney noués l'un à l'autre, cet instrument apparaît aussi bien aux cérémonies de mariage que celles de deuil. On l'emploie aussi au moment de la récitation des vers (Beyt khâni).



▲ *Le daf et le tanbur*

Le shemshâl: Instrument de musique à vent, le shemshâl se veut l'instrument privilégié des bergers.

Le narmeh ney: Connu sous le nom de bâlâbân chez les Kurdes et dudak chez les Arméniens, le narmeh ney est plus joué au Kurdistân qu'à Kermânshâh. Fabriqué à partir de bois, cet instrument de musique a une large anche qui lui permet de produire les sons les plus doux.

Le dohol: Instrument de musique à



▲ *Le dozaleh (doney)*

percussion, le dohol est joué dans la plupart des régions de Kermânshâh avec le sornâ.

Accompagnée de nombreuses guerres, batailles, et reconstructions, l'histoire de sa capitale, également appelée Kermânshâh, commence d'après certains historiens au moment du règne de Bahrâm IV, empereur sassanide. Considérant le roi sassanide comme le fondateur de la ville, ces chercheurs lient l'origine du nom de la ville à ce souverain, qui aurait eu *Kermânshâh* pour pseudonyme.

Le tâs (tambour de guerre): Fabriqué de deux caisses de résonnance en métal, le tâs fait partie des instruments de musique à percussion qui était joué dans le passé par les nomades au moment de la guerre. Il s'entend aujourd'hui dans les couvents où il est joué en accompagnant le daf.

Parmi les grandes figures de la musique de Kermânshâh, citons:

A'zam Manhubi: Né en 1921 à Tutshâmi, village de Gurân, il est le petit-fils de Sorkhâb Tut Shâmi, fondateur à Tabriz du couvent du Yârsânisme (*Ahl-e Hagh*). Son père jouait adroitement du tanbur, et son oncle Kâdâr Manhubi, connu pour sa voix remarquable, était un maître incontesté du tanbur. C'est de ces grands maîtres qu'A'zam apprend le tanbur dès son enfance. Ce musicien se place aujourd'hui parmi les grands joueurs de tanbur, et a formé lui-même de nombreux musiciens.

Nâm Khâs Sayyâdi: Né en 1950 à Gurân, il apprend le dohol de son frère aîné, Ali Veys, qui est d'ailleurs l'un des grands joueurs de sornâ. Maîtrisant certaines techniques originales, il s'impose comme l'un des grands joueurs de dohol dans la région.

Ali Karami Nejâd (Hâdji Tuti): Il naît en 1920 dans le village de Gol-vadare de Sandjâbi. Dès son adolescence, il est remarqué pour sa voix douce et apprend la musique chez le maître Dârâkhân, grand chanteur de hureh et de gurâni. Parmi les chanteurs kurdes contemporains, il est le plus renommé



▲*L'atelier de production de tanbur d'Asadollah Farmâni. Photo: Bahman Zârêï*

46

pour son hureh.

Tasavvor Mohammadi: Né en 1926 à Ghalkhâni de Gurân, il est l'un des plus grands joueurs de sornâ, de dozaleh, et de shemshâl.

Ali Akbar Morâdi: Venu au monde en 1336 à Gurân, Ali Akbar Morâdi apprend dès son enfance à jouer du tanbur. Elève de maîtres reconnus comme Ali Akbar Darvishi, Seyyed Vali Hosseyni, Seyyed Mahmud Halabi et Seyyed Mehdi Kaffâshiyân, il apprend au début des années 1970 les instruments de musique traditionnelle ainsi que les théories de la musique chez le célèbre musicien kurde Keykhosro Pournâzeri. En 1979, il devient le soliste du groupe Shams sous la direction de Pournâzeri. Morâdi est connu aujourd'hui comme l'un des joueurs émérites de tanbur, dont la mélodie témoigne de son style particulier appelé *shiveh-ye Morâdi* ("la méthode/manière Morâdi").

Seyyed Nâser Yâdegâri: En 1941, il naît dans une famille dont les membres se veulent de grands solistes de tanbur. Nâser apprend le tanbur de son oncle, Seyyed Fattâh, vrai maître de cet instrument de musique. Ayant une belle voix, il chante aussi tous les maghâms du tanbur de Kermânshâh. Son chant très personnel fait penser aux chants traditionnels iraniens.

Seyyed Avaz Ghazvineï: Il naît en 1908 à Ghazvineh, village de la région de Kangâvar. L'art du tanbur étant un héritage dans sa famille, les mélodies jouées par Avaz sont considérées comme appartenant au patrimoine de la musique kurde. C'est sous la direction de son grand frère, Nâser-al-din Jeyhun Âbâdi (mystique kurde), et de Seyyed Bâbâ Hosseini qu'il apprend à jouer du tanbur. Il est aussi l'inventeur d'un type singulier de tarz.

Âghâ Seyyed Amrollâh Shâh Ebrâhimi: Excellent joueur de tanbur de la région de Sahneh, il a été formé auprès de nombreux musiciens. C'est en outre grâce à ses travaux que cet instrument de musique a été reconnu de façon croissante en Iran contemporain. En 1974, il fonde le premier groupe de joueurs de tanbur à Sahneh. Ce groupe de musique donna, en 1975, un récital à la salle Rudaki. Désormais, ce groupe joue à Ispahan les mélodies de Âghâ Seyyed Amrollâh, avec des chants basés sur les ghazals de Djalâl-al-din Rumi et de Fakhr-al-din Iraqi. ■



▲*L'atelier de production de tanbur d'Asadollah Farmâni, ville de Gahvâreh*

---

1. Rahimi Zanganeh, Ebrâhim; Kahrizi, Khalil; Hosseini, Ayyoub, «Kermânshâh va sou-e tafâhomi târikhi» (*Kermânshâh et un malentendu historique*), in *Djastârhâ-ye târikhi*, Automne-Hiver 1392 (2012-2013), n° 8, pp. 19-33.

Bibliographie.

-Boustân, Bahman; Darvishi, Mohammad Rezâ, «Mousighi-ye maghâmi-ye Iran» (*Les Maghâms de l'Iran*), in *Adabestân-e Farhang va honar*, Dey 1371 (Décembre-Janvier 1992-1993), n° 37, pp. 72-80.

-Mehrâbi, Seyyed Mohsen, «Kermânshâh, shahr-e shâhân, shahr-e ra'âyâ, shahr-e lâlehâ-ye golgun, shahr-e mirâs-e farhangi-ye irân» (Kermânshâh, ville des rois, ville des paysans, villes des tulipes rouges, ville du patrimoine interculturel iranien), in *Ferdowsi*, Mordâd 1382 (Juillet-Août 2003), n° 8, pp. 16-19.

-Rahimi Zanganeh, Ebrâhim; Kahrizi, Khalil; Hosseini, Ayyoub, «Kermânshâh va sou-e tafâhomi târikhi» (Kermânshâh et un malentendu historique), in *Djastârhâ-ye târikhi*, Automne-Hiver 1392 (2012-2013), n° 8, pp. 19-33.

-Ringgenberg, Patrick, *Guide culturel de l'Iran*, Rozahen, 1384 (2005).

-Salimi, Hâshem, «Negâhi be folklor-e kordi» (Aperçu sur le folklore kurde), in *Motâle'ât-e Melli*, été 1381 (2001), No. 8, pp. 139-160.

▲ *Roses et grenades*

L'Iran vu, l'Iran rêvé…

2e partie

Farida Rahmani

Revenir en Iran, c'est aussi pour mieux capturer et écouter l'essence du temps ...

Ecouter les murmures des lieux et dévoiler par l'image le bruit du silence sont dans ma pratique artistique des médiums avec lesquels je travaille afin de réveiller la mémoire...

Sensible aux êtres et aux choses, au-delà de l'image, je cherchais peut-être dans ma démarche un chemin, une voie, une poétique afin de révéler la matérialité du temps et de l'éternité des lieux où je me suis rendue: établir un lien avec les personnes que j'ai rencontrées, parfois croisées du regard...

Ces lieux capturés étaient pour moi une manière d'aborder la présence du temps et son ressenti, une réflexion sur ses modes de représentation.

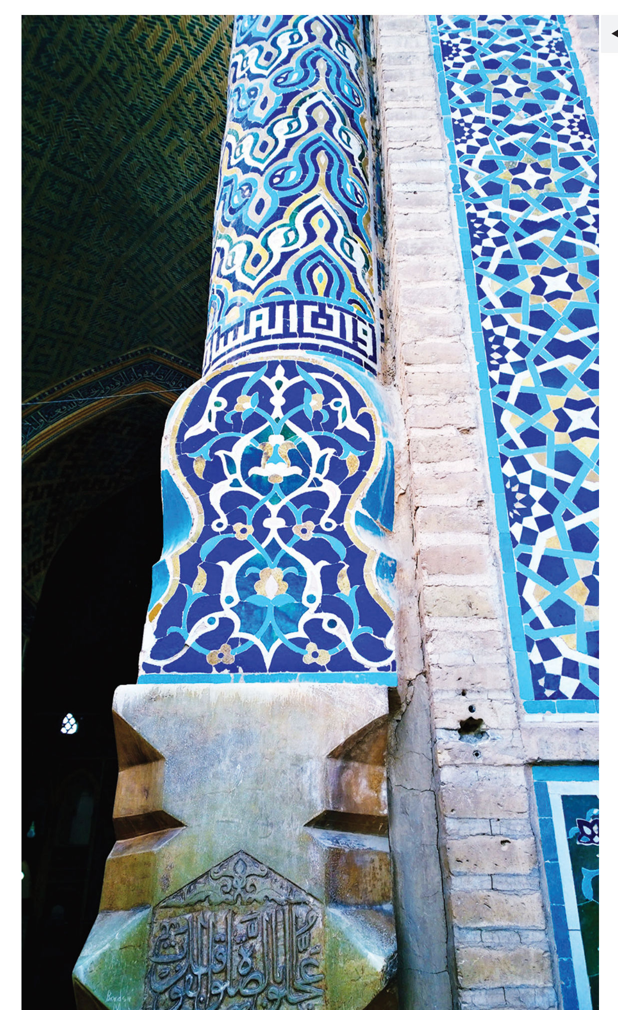
"Il y a une voix qui n'utilise pas les mots. Ecoute!"
Djalâl-Ad-Dîn-Rûmi



▲ *Fresque et légende. Cathédrale Saint Sauveur. Ispahan*



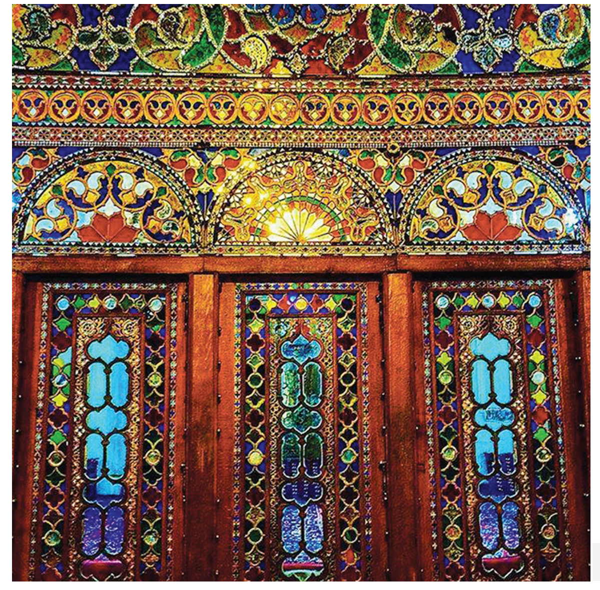
▲ *Fresque à la grenade. Cathédrale Saint Sauveur. Ispahan*



◄ *Architecture. Détail colonne mosquée. Ispahan*



▲ *Mise en scène, Iran sucré et safrané*



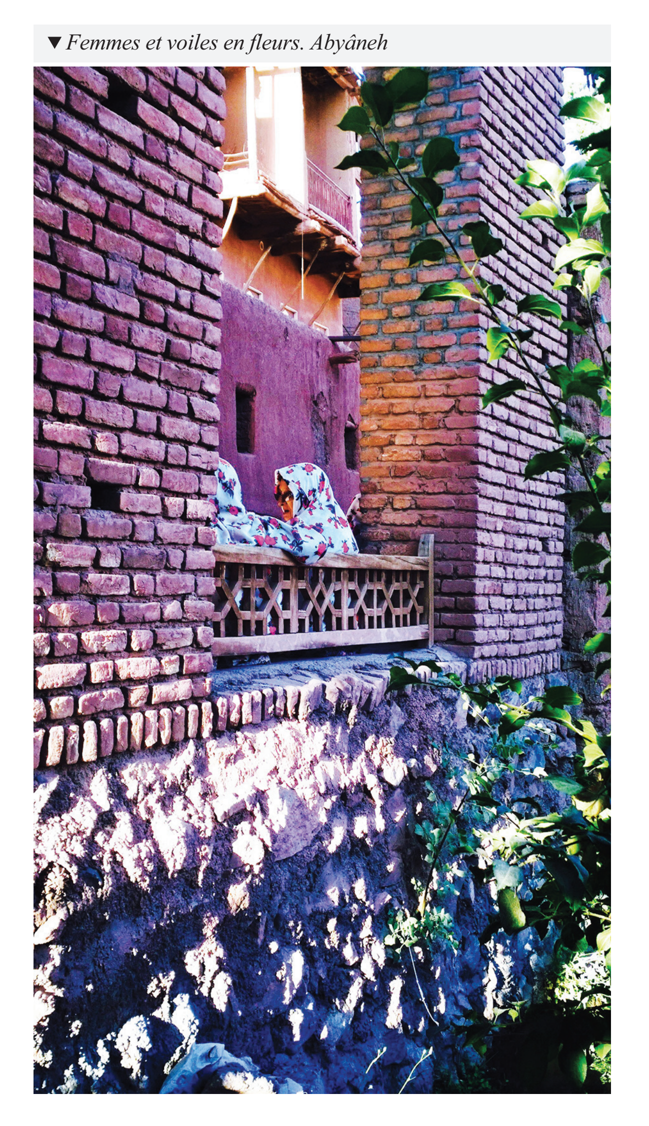
◄ *Vitraux. Cathédrale Saint Sauveur. Ispahan*

50



▲ *Architecture. Porte de mosquée à Abyâneh*

▼ *Femmes et voiles en fleurs. Abyâneh*



Le Musée Picasso d'Antibes
(Ancien Musée Grimaldi)
Exposition «Picasso sans cliché. Photographie d'Edward Quinn»
8 avril - 15 octobre 2017

Jean-Pierre Brigaudiot



▲ *Terrasse du musée Picasso*

De l'Antiquité romaine à nos jours

Antibes est une petite et très ancienne ville de la Côte d'Azur, située non loin de Nice, sise au bord de la mer Méditerranée et dominée par deux bâtiments historiques, d'une part le Château Grimaldi, désormais appelé Musée Picasso, et d'autre part le Fort d'Antibes, une construction militaire du seizième siècle destinée à protéger les côtes françaises; c'était au temps de la marine à voiles. Préalablement les Romains, occupant la région, avaient édifié sur ce site d'Antipolis (le nom latin d'Antibes) une construction dont les traces restent aujourd'hui encore visibles. Au Moyen Age, ce furent les évêques d'Antibes qui occupèrent les lieux; plus tard, après la Révolution, le château devint l'Hôtel de Ville d'Antibes. Certes ce château a été considérablement restructuré au fil du temps, mais il garde un aspect majestueux dû, notamment, à ses hauts murs de pierre et à la présence d'un grand et sobre donjon, dû également au fait qu'il occupe une place dominante au dessus de la ville et face à la mer. Le musée Picasso se situe donc sur l'emplacement du Château Grimaldi, anciennement occupé par la famille Grimaldi, des princes génois de la même famille que les princes de Monaco, du même nom. Aujourd'hui, l'appellation est celle de Musée Picasso à la suite d'un certain nombre d'actions conduites par Romuald Dor, un professeur et archéologue qui en fit dès 1925 le Musée Grimaldi avant que Picasso, demeurant dans la région, n'y fut invité à utiliser certains des espaces pour y

faire un atelier, en 1946. A la fin de son séjour, Picasso laissa en dépôt au musée un ensemble d'œuvres assez significatif de son travail du moment. Dès lors et peu à peu, la collection Picasso va se constituer avec peintures, dessins, sculptures et céramiques. C'est en 1966 que le musée Grimaldi prend le nom de Musée Picasso. En 1957, Picasso est devenu citoyen d'honneur de la ville d'Antibes, ce qui conforte son implantation en ces lieux. Récemment rénové et réaménagé, le château, devenu Musée Picasso, a su bénéficier de travaux judicieusement conduits afin d'en faire un espace muséal conforme à ce qu'est le *white cube*, c'est-à-dire un espace standardisé identique à ce que sont l'immense majorité des espaces d'exposition depuis plusieurs décennies. Ici l'enfilade des salles, sur plusieurs niveaux, allie judicieusement le blanc immaculé des murs d'accrochage et ce qui reste apparent des structures de l'architecture extérieure et intérieure du bâtiment historique. Autrement dit, le lieu est agréable à pratiquer et se prête volontiers à ce qui y est exposé; la petite cour et la terrasse ornées de quelques sculptures de différents artistes sont délicieuses avec un muret de clôture qui



▲*Affiche d'annonce de la collection Picasso*



▲*Le Musée Picasso d'Antibes*



Œuvres de Picasso



donne sur la pleine mer, la Méditerranée et son bleu si profond autant que quasi permanent… On n'imagine d'ailleurs pas cette mer autrement que bleue!

Une collection hétérogène où Picasso côtoie beaucoup de monde

Le fonds concernant Picasso recèle aujourd'hui environ 245 œuvres, mais aussi un certain nombre d'œuvres d'autres artistes, ce qui rend la collection assez hétérogène au-delà des œuvres de Picasso. On y trouve à la fois des artistes comme Hans Hartung, un peintre abstrait de la gestualité, ou autrement dit de l'expressionnisme abstrait, on trouve des peintures de Nicolas de Staël qui résida à Antibes et produisit une œuvre plutôt paysagiste à la limite de la figuration et de l'abstraction, œuvre picturale de hautes pâtes, donc matiériste. Quelques sculptures sont d'autre part installées dans la cour qui domine la mer, dont une œuvre d'Anne et Patrick Poirier, un Miro, un Pagès, une accumulation de violons due à Arman, etc. La collection est constituée d'achats et de beaucoup de donations d'artistes, de membres de leurs familles ou de collectionneurs.

L'accrochage ou la présence de ces œuvres aux côtés des Picasso est quelque peu déstabilisant pour le visiteur avant tout attiré par un musée qui porte le nom prestigieux de Picasso, ceci d'autant plus que ces œuvres ne sont pas toujours les meilleures produites par ces artistes. Ainsi la raison d'être là, au Musée Picasso, de ces œuvres d'artistes qui n'ont pour la majorité d'entre eux rien à voir avec le maître Picasso, n'est vraiment pas évidente et interroge la politique d'achats et de réception de donations de ce musée. Que l'on rapproche, pour une raison ou une autre, l'œuvre de Picasso de celle d'autres artistes, cela peut sembler logique et légitime: dans un but de comparaison, dans un but démonstratif, ou par exemple quant à la capacité bien connue de Picasso à s'emparer de telle ou telle invention, cela pourrait être intéressant. Ce Musée Picasso d'Antibes a donc bien peu à voir avec le musée Picasso de Paris!

Picasso photographié

Le plus notoire des photographes ayant œuvré avec Picasso pour sujet, modèle, interlocuteur, est certes Brassaï, son œuvre est remarquable. Ici, le Musée Picasso propose trois approches du maître, selon trois «regards» différents. La principale exposition, la seule qui fasse l'objet d'une annonce, présente un ensemble de photos en noir et blanc d'Edward Quinn, elle s'intitule «Picasso sans cliché. Photographie d'Edward Quinn». Ce sont des petits formats, le plus souvent en noir et blanc. Ce photographe vivait sur la Côte d'Azur et a rencontré Picasso au début des années cinquante. Quinn travaillera beaucoup avec Picasso dont

> Récemment rénové et réaménagé, le château, devenu Musée Picasso, a su bénéficier de travaux judicieusement conduits afin d'en faire un espace muséal conforme à ce qu'est le white cube, c'est-à-dire un espace standardisé identique à ce que sont l'immense majorité des espaces d'exposition depuis plusieurs décennies.



▲ *Céramiques de Picasso*



▲ *Picasso en famille; photo exposée au Musée Picasso*

il était devenu ami, ce qui lui permettait d'accompagner l'artiste tant dans sa vie ordinaire et sociale que dans son atelier, ceci sans provoquer ni gène ni réticence de celui-ci. L'annonce est faite au visiteur, à travers quelques lignes dont l'auteur est le photographe, qu'il ne s'agit ni de photo arrangée ni de photo mise en scène, ce qui n'empêche certes pas un travail important de choix des angles de vision, des cadrages et des lumières lors des prises de vues, tout cela étant à l'évidence fort réfléchi. Evidemment, une telle exposition ne montre pas le reliquat, c'est-à-dire toutes les photos que Quinn n'a pas retenues. Avec cette exposition, il s'agit d'un voyage au quotidien avec l'artiste, avec les siens, dans son atelier, lors de voyages. On y voit un Picasso en famille ou avec des proches, comme son marchand Khanweiller ou d'autres artistes notoires, on y voit un Picasso pensif et seul, dans son atelier ou quelque part au monde… Une photo donc avant tout en noir et blanc d'un Picasso simplement humain, loin de la figure du monstre sacré par son immense notoriété. Artiste et être humain parmi les objets les plus banals dont il effectuera la transmutation en objets d'art d'une portée mondiale.

Avec cette exposition, il s'agit d'un voyage au quotidien avec l'artiste, avec les siens, dans son atelier, lors de voyages. On y voit un Picasso en famille ou avec des proches, comme son marchand Khanweiller ou d'autres artistes notoires, on y voit un Picasso pensif et seul, dans son atelier ou quelque part au monde… Une photo donc avant tout en noir et blanc d'un Picasso simplement humain, loin de la figure du monstre sacré par son immense notoriété.

Une visite peu convaincante

Cette exposition des photos d'Edward Quinn qui est annoncée comme l'événement de la saison laisse un sentiment d'insuffisance, non point en elle-même, mais quant à la visite d'un Musée Picasso. Il y a d'une part cette exposition photo qui est sympathique et permet de connaitre et partager un peu plus de l'intimité de Picasso, un peu de son quotidien avec le travail d'atelier, la vie sociale et la vie familiale; et il y a d'autre part les cimaises du musée avec un accrochage que Picasso doit partager avec les artistes évoqués ci-dessus. Pour le visiteur, la visite du musée repose en grande partie sur une attente importante d'œuvres remarquables de Picasso, ceci étant donné sa stature. D'autre part, la séparation entre l'exposition de Quinn et

> La séparation entre l'exposition de Quinn et l'accrochage proposé par le musée se fait difficilement. Outre ce partage du territoire d'accrochage, il y a là des œuvres de Picasso qui ne sont pas nécessairement enthousiasmantes, ni toujours les meilleures.

l'accrochage proposé par le musée se fait difficilement. Outre ce partage du territoire d'accrochage, il y a là des œuvres de Picasso qui ne sont pas nécessairement enthousiasmantes, ni toujours les meilleures. Cela





Le Musée Picasso

est sans doute dû à la collection constituée en grande partie de donations, mais aussi, certainement, aux moyens propres du musée lui permettant ou non d'effectuer les achats nécessaires à l'élaboration d'une collection à la hauteur de la notoriété du maître. Cependant, dans cette collection Picasso, les céramiques présentées sont bien intéressantes, il faut dire que Picasso, habitant Vallauris, capitale de la céramique d'art en France, fut un grand artiste en ce domaine.

Au demeurant, ce musée est un lieu agréable qui pourrait sans nul doute justifier davantage cette politique consistant à faire cohabiter Picasso et d'autres artistes. Néanmoins, les commentaires comme les explications mis à la disposition du public sont bien chiches, tant en termes de cartels que de documents à disposition du public, mais également en termes de site Internet. ■

Hâfez à travers "*La Tourangelle bleue*" de Paul Fort

Majid Yousefi Behzadi
Université Azad islamique
Unité des sciences et de la
recherche de Téhéran

Poème de Paul Fort (1872-1960), cristallisant son inspiration orientale, la *Tourangelle bleue* représente Hâfez comme un modèle de beauté vestimentaire: la symbolisation de la physionomie de Hâfez est liée à son statut spirituel. Le goût de Paul Fort dans sa mise en scène du poète persan paraît renvoyer à la vitalité de la source inspiratrice de la poésie iranienne pour lui, comme pivot de toute élévation majestueuse.

Bien que Paul Fort soit un grand admirateur de Firdûsî, en l'honneur duquel il a composé des poèmes (*Ode en l'honneur de Firdûsî*)[1], il apprécie également Hâfez, avec qui il partage son goût poétique. La *Tourangelle bleue* est ainsi remplie d'allusions à la figure du poète mystique persan.



▲ *Paul Fort*

Ce poème est bien évidemment une ode à la bien-aimée du poète français, qu'il habille de bleu, à l'instar de l'image de Hâfez portant le turban bleu, signe de vertu et de clarté. Hélène Lacas écrit à propos de Paul Fort: «*Il publie* […] *La Tourangelle (1925)* […] *continue pendant ce temps à fréquenter les milieux artistiques et littéraires; on le voit à Montmartre avec Picasso et Apollinaire, à Montparnasse, plus souvent où il rencontre Germaine Tourangelle qui deviendra sa femme, après son veuvage, en 1956.*»[2]

Au travers des allusions à Hâfez et à sa poésie dans ce poème, il semble que l'incarnation du poète persan dans l'imagination perfectible de Paul Fort lui permet de faire de Germaine Tourangelle un être plus réel et plus vital. On peut le voir notamment avec son travail sur la couleur bleue: «*L'orbe, au-dessus des yeux, du plus fin bleu des bleus, et tout le ciel bleu-ciel de vos si grands beaux yeux, sur champs de roses, oui, mais que chérit l'azur du vrai ciel qui s'en va frôlant votre nez pur.*»[3] Ailleurs, le poète s'efforce de vivifier le portrait de Germaine Tourangelle en recourant à une description sophistiquée qui se développe sur la trame de métaphores utilisées par le poète persan, pour finir en le citant: «*Tout cela, c'est le haut bleu, blond, rose de vous, hé! que diront mes yeux de tout le divin reste? des pieds en fine flèche aux nacres vers le cou? rien, sinon que votre vêture, et jupe et veste, gants, souliers, arborant les couleurs préférées du beau temps et qui sont les vôtres, adorée, «saphir» vous eût nommée Hâfez, «opale» Ambroise*[4]*, fi! moi*

votre grand turc, je vous nomme «Turquoise».[5]

On constate dans cette prose rythmée les composantes d'une description délicate, dans laquelle l'imagination de Paul Fort se déploie davantage avec l'apparence vestimentaire qu'avec la figure stéréotype de la bien-aimée. L'allusion à Hâfez et à la turquoise paraît souligner chez le poète français une certaine idée d'un art oriental idéal et anoblissant. Cette particularité symbolique souligne par ailleurs les agréments d'une couleur fine, le bleu, sur laquelle se fonde le nom de Hâfez, dont le reflet se voit dans l'image révélée de Germaine Tourangelle.

Hâfez revient d'abord sous la plume de Paul Fort en tant que révélateur d'un amour éthéré, puis sa figure devient le canevas d'une alliance solidaire. Comme le précise P. G. Castex dans son *Histoire de la littérature française,* Paul Fort est un: «*Poète lyrique et sentimental, il a célébré surtout l'amour, l'enthousiasme, la fraternité humaine.*»[6] Il n'est donc pas surprenant de voir chez Paul Fort un mouvement d'idéalisation qui lui fait célébrer sa bien-aimée sous l'image d'une tourangelle bleue conçue comme la probité de l'esprit mystique. Hâfez, dont la poésie est reprise dans le déploiement de l'image de la bien-aimée, apparait sous l'identité d'un ange gardien: «*Au chapeau de soleil cinq rangs de bleus rubans (pour votre ange gardien ces portées de plain-chant où les notes sont des bleuets); sur votre nuque bleutée, mêmes rubans, mais qui font la culbute.*»[7] Le bleu de Paul Fort paraît donc évoquer la couleur locale d'un Iran glorieux où l'art trouve ses gemmes dans la méditation des poètes mystiques, et où le bleu est le signe d'une beauté céleste.

Paul Fort semble avoir découvert chez Hâfez une pudeur d'esprit qui l'encourage à célébrer sa bien-aimée vêtue d'une tourangelle bleue, symbole de pureté féminine. Le charme séduisant de Germaine Tourangelle provient d'une part de sa ressemblance à Hâfez, et d'autre part de l'éclat du bleu reflété dans son apparence.

Plus fondamentalement, notre poète s'efforce de montrer la douceur de sa bien-aimée, et ce grâce à la figure mystique de Hâfez, dont la poésie jalonne tout trait désirable par un bleu ravissant: «*Belle à ressusciter Mistral en ces beaux lieux, que savourent, les adorant, vos grands beaux yeux, comment vous nomme-t-il? – son Ombre n'est plus feue! – doucement, tendrement: «la tourangelle bleue*»[8].

Dans la réflexion de Paul Fort, Hâfez est la matrice esthétique d'une féminité fascinante ornée d'une tourangelle bleue. La beauté de Germaine Tourangelle est ainsi enrichie par le poète persan, pour qui le raffinement de l'être enchanté est lié à un esthétisme pictural. ■

---

1. En 1935, Paul Fort a assisté au millième anniversaire de Firdûsî en Iran. Il a été également le représentant des poètes français à cette cérémonie commémorative. (Ismaïl Azar, *La Littérature de l'Iran dans la Littérature du Monde,* Editions Sokhan, Téhéran, 1387, p. 462. C'est nous qui traduisons).
2. *Encyclopedia Universalis du XXème siècle*, Albin Michel, Paris, 2000, p. 297.
3. Paul Fort, *Ballades Françaises*, Flammarion, Paris, 1983, p. 311.
4. Paul-Ambroise Valéry.
5. *Ibid.,* p. 312.
6. P. G. Castex, *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, p. 792.
7. Paul Fort, *op. cit.,* p.311.
8. Ibid., p. 312.

Bibliographie:

-Azar, Ismaïl, *La Littérature de l'Iran dans la Littérature du Monde,* Editions Sokhan, Téhéran, 1387.
-Castex, P.G., *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, 1974.
-*Encyclopedia Universalis du XXème siècle*, Albin Michel, Paris, 2000.
-Hélène Potelet, *Mémento de littérature française*, Hatier, Paris, 1990.
-Paul Fort, *Ballades Françaises*, Flammarion, Paris, 1983.

La littérature afghane contemporaine Aperçu historique et esthétique

Outhman Boutisane*

Aujourd'hui, la littérature afghane se distingue non seulement par les multiples formes de la création littéraire, mais aussi par sa richesse et sa diversité. Si en Afghanistan les écrits autobiographiques constituent tout un champ depuis plus de trois décennies, c'est que le sentiment existentiel et identitaire prend de l'importance et devient l'essence même de l'écriture. La littérature afghane est née de la nécessité de partager la douleur dans toutes ses formes, et de remettre en question la condition de tout un peuple. La richesse de ce champ littéraire se retrouve dans la poétique de ses textes qui s'ouvrent sur une grande variété de genres littéraires.

La littérature afghane contemporaine a un désir fort de lier l'écriture à l'état psychologique de soi à travers l'acte du dévoilement et du miroitement. La plupart des textes s'inscrivent dans un contexte réel très proche des événements vécus par les auteurs. Il y a souvent une tentative de voiler le réel par quelques passages imaginaires, ou par une poétique langagière très retravaillée. L'objectif est peut-être d'éviter l'exagération en décrivant le malheur afghan, l'image d'une société ensanglantée. L'écrivain afghan a cependant conscience d'une exigence: prendre du recul par rapport à sa crise identitaire, qui passe inévitablement par la libération de soi. Entre exil et recherche permanente de soi, entre crise identitaire et nostalgie, la littérature afghane se révèle comme une tentative incertaine de se définir dans l'étrangeté. Une littérature de contradiction qui s'interroge sur la position de l'écrivain face à une société enfermée, obscurcie par la guerre et une lecture tribale et dépassée de la religion.

Littérature très créative, innovante, mais peu lue dans le monde. L'image de l'Afghanistan est certes liée à la question des Talibans et du terrorisme dans l'esprit de ceux qui ignorent les particularités de ce pays. La littérature ne peut échapper à cette image obscure parce qu'elle est le produit de cette société. Au-delà de cette image, l'une des caractéristiques de la littérature afghane est l'importance qu'elle donne à la question du "soi". Le "Je" comme reflet de soi accepte toutes les définitions, et parfois n'en accepte aucune. Il est à la fois l'être et le monde, l'individu et la société, le présent et le passé. Toutes les valeurs sont confondues dans une forme de dialogue intertextuel.

La littérature afghane fait du passé son souffle inspirateur et du présent sa valeur essentielle. Il y a une sorte de liaison très intime entre le passé et le présent, loin de la question de la complémentarité et de la continuité. L'écrivain afghan est conscient du fait qu'il est nécessaire de réinterroger les valeurs sociales de son temps. Aujourd'hui, l'Afghanistan est un pays qui se trouve dans une situation de crise obligeant la plupart des écrivains à quitter le territoire pour vivre ailleurs, en Europe, en Amérique ou en Iran. Donc, le présent est le point fort de cette littérature qui ne cesse de produire des grands textes, particulièrement dans le domaine du roman, de la poésie et du théâtre.

Le roman

Le roman est le genre qui répond peut-être le plus aux attentes des auteurs afghans contemporains. Peut-être parce qu'ils trouvent plus de liberté en écrivant le roman, ou parce que c'est un genre qui fait partie de l'actualité littéraire. Aujourd'hui, dans le même contexte actuel où se développe une culture du roman, les écrivains afghans pratiquent de plus en plus ce genre. Pierre-Louis Rey définit le roman comme une sorte de conscience:

« Le roman suppose qu'entre le monde et l'écrivain s'interpose pareillement une conscience, même s'il s'agit alors d'une conscience fictive, répartie le cas échéant entre plusieurs personnages. »

Le roman afghan se présente comme une réaction consciente à un état de crise. Ecrire est dans ce sens une réponse à une sorte d'appel intérieur, à un cri profond qui surgit soudainement. Il est plus qu'un cri, il est ancré dans la douleur, dans l'absence, et ne peut échapper aux ombres de la mort. L'écrivain afghan contemporain n'en finit pas de méditer, de revivre ses souvenirs, de toucher ses blessures pour exprimer la souffrance qu'il a vécue pendant un certain temps et la souffrance qu'il vit actuellement en exil. Donc, le recours à l'écriture du roman n'est pas un choix esthétique et littéraire, mais plutôt un choix raisonné.

Aujourd'hui, des grands écrivains afghans excellent dans l'écriture du roman. Des écrivains installés en France, en Suisse, au Canada, aux Etats-Unis, en Iran, en Pakistan, en Australie…etc. **Khaled Hosseini**, né à Kaboul en 1965, est l'un des grands représentants de la littérature afghane contemporaine, auteur notamment de *Les Cerfs-volants de Kaboul* (2005), *Mille soleils splendides* (2007), et *Ainsi résonne l'écho infini des montagnes* (2013). Les romans de Khaled Hosseini sont inspirés de son vécu et reflètent la misère, la souffrance, l'absence et les drames de l'Afghanistan. Ils prennent la forme d'un récit de quête de souvenirs où le présent se dévoile dans le passé, et la souffrance se découvre comme une blessure encore fraîche et ancrée dans la mémoire.

Spôjmaï Zariâb est née à Kaboul en 1949 et exilée en France depuis 1991. Elle est aujourd'hui l'une des figures qui illustrent l'émergence de la littérature afghane moderne en France. Auteure de *Ces murs qui nous écoutent* (2000), *Dessine-moi un coq* (2003), *La plaine de Caïn* (2003), ou encore *Les demeures sans nom* (2010), son œuvre s'interroge sur la situation de l'Afghanistan en présentant des personnages victimes d'une tradition obscurantiste, une mise à nu de la tyrannie. La douleur et la beauté se mêlent dans ses textes dans un style qui déconcerte en même temps qu'il séduit. Ses romans racontent des histoires bouleversantes incarnant l'image d'un Afghanistan noyé dans la douleur. Zariâb consacre sa littérature pour dénoncer l'oppression des femmes, démasquer les vices de sa société en péril.

Les romans de Khaled Hosseini sont inspirés de son vécu et reflètent la misère, la souffrance, l'absence et les drames de l'Afghanistan. Ils prennent la forme d'un récit de quête de souvenirs où le présent se dévoile dans le passé, et la souffrance se découvre comme une blessure encore fraîche et ancrée dans la mémoire.



▲ *Khaled Hosseini*

Mohammad Hossein Mohammadi est né en 1975 à Mazâr-e Charif, dans le Nord de l'Afghanistan. Journaliste et éditeur, il consacre l'activité de sa maison d'édition à la promotion de jeunes écrivains afghans. Ses romans publiés en persan sont centrés sur la guerre, la mort et l'amour en temps de turbulences. Ils mettent en lumière les terribles ravages perpétrés par la guerre. L'Afghanistan devient le symbole du sang versé et de la tragédie humaine. Son recueil de nouvelles *Les figues rouges de Mazâr*, traduit en français, est un témoignage vivant de la réalité afghane, de la souffrance continue, de la mort qui frappe à toutes les portes.

Entre exil et recherche permanente de soi, entre crise identitaire et nostalgie, la littérature afghane se révèle comme une tentative incertaine de se définir dans l'étrangeté. Une littérature de contradiction qui s'interroge sur la position de l'écrivain face à une société enfermée, obscurcie par la guerre et une lecture tribale et dépassée de la religion.



▲ *Spôjmaï Zariâb*

Chabname Zariab, née à Kaboul en 1982, est une jeune écrivaine afghane installée en France depuis 1991. Fille de Spôjmaï Zariâb, influencée par l'héritage littéraire de sa mère, Chabname est l'auteure des amours nostalgiques, de la réalité et de la fiction, de l'angoisse et de la peur. Son roman *Le pianiste afghan* (2011) est le livre qui parle de la terreur dans un style sensible et pudique, et constitue un bouleversant texte sur le déracinement et l'exil. Au-delà de la beauté, l'auteure associe les mots à une révélation personnelle de l'Afghanistan.

Atiq Rahimi, né en 1962 à Kaboul, vit aujourd'hui en France. Prix Goncourt de littérature en 2008 pour son roman *Syngué Sabour*, un premier roman écrit en français, il est considéré comme la figure centrale de la littérature afghane moderne et contemporaine. Romancier, poète, scénariste et calligraphe, Rahimi est l'homme des multiples talents, de l'affirmation et de la revendication. Animé d'une vision créatrice, ses œuvres donnent un sens à chaque chose, à chaque instant et à chaque image. Son réalisme peint l'Afghanistan avec autant de précision que de profondeur. Il véhicule des vérités, des témoignages et des valeurs d'une portée considérable. Sa poésie émerveille.

Dans chaque livre qu'il écrit, il s'engage et prend des risques. Dans chaque texte, il se présente comme un écrivain d'idées creusant au fond de sa pensée avec singularité et originalité. *La Ballade du calame* est une des œuvres révolutionnaires de la création littéraire afghane et universelle. Un portait intime poétiquement écrit, où le calame devient à la fois l'instrument spirituel de travaux calligraphiques et une façon de se libérer du monde à l'aide des mots. Atiq Rahimi

se raconte et se cherche en même temps dans ses écrits. Le romancier franco-afghan réfléchit aux relations entre son exil et son travail artistique. Ce livre dévoile en quelque sorte le travail de l'écrivain et sa façon intime de voir le monde à travers les lettres. La conception poétique du monde se révèle symboliquement dans l'écriture et sa relation avec le monde sacré que l'écrivain nous propose dans son texte.

Terre et Cendres (Khâkestar-o-Khâk) est son premier roman écrit en persan (Afghanistan) et traduit en français en 2002 par Sabrina Nouri. Court (une centaine de pages), il est raconté à la deuxième personne du singulier (tu) par un narrateur externe omniscient et omniprésent dans l'histoire d'un grand-père et de son petit-fils. Un roman cathartique qui dévoile dès son titre le drame d'une terre qui, à cause de la guerre, est devenue cendres.

Le Retour imaginaire, livre écrit et publié en 2005 à la mémoire de son frère tué en Afghanistan, est aussi un ouvrage à la mémoire du grand poète Afghan B. Majrouh. Un mélange entre prose poétique et photographie qui incarne la réalité nocturne d'un Afghanistan noyé dans des bains de sang. L'écrivain est un voyageur blessé, il essaye de se retrouver dans la nuit, dans les ruines de sa ville, dans l'ombre de ses images prises dans la noirceur des temps.

Syngué sabour, *Pierre de patience*, est l'histoire d'une Afghane qui vient de perdre son mari à la guerre. A travers des mots brûlants de rage et de désir, elle se confesse librement et sans aucun tabou. Elle fait de son corps un langage mystérieux pour nous dévoiler sa souffrance, la souffrance de tout un peuple. La souffrance de la femme afghane plus précisément. C'est avant tout le récit d'une libération; un conte empreint de violence autant que de paix, où le corps reprend ses droits avec dignité, dans une société qui l'a trop souvent bafoué - même si, Atiq Rahimi le note en incipit, ce pourrait être, «en Afghanistan, ou ailleurs.»

Les mille maisons du rêve et de la terreur est un roman sous forme de labyrinthe avec une écriture onirique et surréaliste. L'œuvre raconte l'histoire de cinq personnages pris dans une nasse qui essaient d'échapper à la terreur par l'ivresse ou la folie, par la mort, par le rêve. Au temps des dictatures, le protagoniste principal raconte l'histoire de sa vie, ses souvenirs, ses délires à travers la dualité du rêve et du cauchemar. Tous les événements du roman sont racontés sous l'ombre de cette dualité. Le personnage/l'auteur se perd entre la vie et la réalité d'une part, et de l'autre, dans la mort et le rêve.

C'est avant tout le récit d'une libération; un conte empreint de violence autant que de paix, où le corps reprend ses droits avec dignité, dans une société qui l'a trop souvent bafoué - même si, Atiq Rahimi le note en incipit, ce pourrait être, «en Afghanistan, ou ailleurs.»

Maudit soit Dostoïevski, roman inspiré de *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Dans ce texte, Atiq Rahimi soulève la question de la morale et du crime en Afghanistan. Roman absurde, centré sur l'amour, sur la vénalité, sur le courage ou la couardise, sur la résignation ou la révolte, sur la condition des femmes dans le monde musulman. Il dénonce l'obscurantisme de la réalité afghane: la religion, la famille, l'obéissance. Il interroge les valeurs sociales, l'impossibilité d'une justice, le destin



▲ *Mohammad Hossein Mohammadi*

d'une société en péril. Ce roman se veut le cri de désespoir d'un pays englué dans le désarroi, le chaos et la misère.

La société afghane et ses tourments occupent ainsi une place primordiale dans l'univers romanesque. L'éclatement de la réalité à la fiction laisse apparaître une dimension spirituelle, un rapport problématique entre l'écrivain et sa terre. L'écrivain afghan connaît bien les cultures voisines et maîtrise l'histoire de son pays, ce qui donne au roman plusieurs niveaux de lecture et d'interprétation. D'autres écrivains comme Chékéba Hachemi, Asef Soltanzadeh, Mohammad Daud Miraki, Mohammad Zaman Khan...etc, sont profondément attachés à l'Afghanistan. On peut voir cela clairement dans leurs textes qui ne cessent de remettre en question l'identité afghane, dans une littérature qui se dit moderne, singulière et originelle.

La poésie

Contrairement au roman afghan qui ne fait qu'émerger en Europe et en Amérique, la poésie afghane contemporaine est aujourd'hui le genre le plus pratiqué en Iran et au Pakistan, non seulement parce que la plupart des poètes afghans sont réfugiés dans ces pays, mais aussi du fait de l'influence continuelle de la poésie persane sur le poème afghan. La création poétique en Afghanistan est très associée à l'évolution de la poésie persane en Iran. L'héritage linguistique, historique et civilisationnel est l'un des facteurs participant à l'évolution de la poésie afghane.

Le lecteur comprendra l'intimité de la relation entre ces deux champs poétiques voisins, car la poésie afghane est avant tout le reflet de la poésie persane. Une poésie de la crise, de la résistance, du désespoir, du corps nu, du silence et des rêves ensanglantés par une blessure existentielle. Tout l'Afghanistan est présent en images, en petits poèmes qui sortent de l'ordinaire pour traduire à la fois une douleur et un émerveillement. Le sens profond de la langue utilisée est la confirmation d'une identité en crise perpétuelle. Le poète afghan se révèle à la fois comme un révolté et un être profondément blessé. La poésie afghane doit être perçue comme une poésie de l'existence, de l'appartenance sociale et religieuse. Une poésie de la nudité et de la libération.

Telle est donc la force de la poésie afghane, un travail acharné de la langue pour dire en peu de mots la souffrance dans tous ses sens. La poésie part de la tradition **pachtoune pour affirmer la réalité de l'Afghanistan, et n'a de valeur que si elle véhicule le sentiment du déracinement et de l'étrangeté ressenti par des femmes et des hommes loin de leurs racines. Le corps devient poème, et tout poème est un acte de**

rébellion. La poésie des femmes (poésie **pachtoune) est un souffle de révolte contre l'obéissance et la soumission, contre l'oppression et l'injustice, contre une croyance religieuse intolérante et une tradition aveugle. La poésie des Pachtounes n'est rien d'autre que le cri d'un amour et d'une passion refoulés. Face à l'injustice aveuglante, le poète, départi de toute pudeur, crie la souffrance de son peuple. En ce sens, la poésie afghane est née de la douleur, du fatalisme et de la désolation.**

Sayd Bahodine Majrouh, le grand poète assassiné qui a marqué sa génération et qui influence encore les jeunes écrivains afghans, a fait de sa poésie une révolte contre la tradition afghane qui condamne la femme au silence. Il a donné sa voix à celles qui n'en ont pas, dévoilant leurs amours et leurs intimités au travers de ses poèmes:

«*Reviens percé des balles d'un ténébreux fusil, je coudrai tes blessures et te donnerai ma bouche… En secret je brûle, en secret je pleure, je suis la femme pashtoune qui ne peut dévoiler son amour.*»

Majrouh a recueilli plusieurs textes de forme (*landay*) écrits par des femmes pashtounes. Le Landay est l'une des formes de la poésie afghane populaire écrit par des femmes, et qui se caractérise par sa brièveté. Des textes anonymes et courts improvisés par des femmes comme l'expression de leur refus, de leur amour impossible, de leur corps enchaîné. Une écriture de l'instant, de l'ici et maintenant. Le landay est une poésie de l'amour, de l'honneur et de la révolte. En Afghanistan, l'amour de la femme est un tabou, alors le landay est une poésie qui se révolte contre ce tabou. Les femmes pashtounes s'adressent dans leurs poèmes aux amants absents, aux maris en guerre. Le landay est perçu comme une échappatoire pour ses femmes souffrantes.

> La poésie afghane contemporaine est aujourd'hui le genre le plus pratiqué en Iran et au Pakistan, non seulement parce que la plupart des poètes afghans sont réfugiés dans ces pays, mais aussi du fait de l'influence continuelle de la poésie persane sur le poème afghan. La création poétique en Afghanistan est très associée à l'évolution de la poésie persane en Iran.

Atiq Rahimi, Nadia Anjuman, Partaw Naderi, Suhrab Sirat, Mohammad Hossein Mohammadi, Choukria Irfani, ou encore Sayed Abo-Taleb Modaffari sont considérés comme des principaux poètes contemporains afghans. Leur poésie est un chant authentique, un engagement à la recherche d'une identité face à la tradition et à l'impossibilité de



▲ *Atiq Rahimi*

vivre dans un pays enfermé. La poésie afghane contemporaine revendique des valeurs universelles et se présente comme une ouverture sur d'autres identités culturelles.

Les poètes afghans sont hantés par l'image d'une société en ruine. Ce sont des témoins dont l'expression poétique est le fruit d'un vécu marqué par le sang et l'amertume. Ils s'attachent à donner à leurs expériences un sens, ils veulent dire la souffrance dans ses images les plus réalistes. La parole poétique inspirée de la réalité devient en ce sens une parole révoltée. Souvent écrite sous forme de confessions, la poésie afghane contemporaine est une poésie directe, sensuelle, accessible à tous, tant par sa forme que par ses thématiques.

La plupart des pièces de théâtre sont présentées hors de l'Afghanistan par des artistes afghans réfugiés en Europe ou en Amérique. Les représentations du théâtre moderne se font par une troupe appelée Théâtre Aftaab, (Théâtre du Soleil) qui joue principalement en France et en Allemagne. C'est grâce à elle que le théâtre afghan a peu à peu pris véritablement sa place parmi les genres littéraires afghans pratiqués couramment en Europe.

Tout est blessure, tout est cri. Le poète afghan a un penchant pour la souffrance et l'absence indésirable. Il se sent vidé de ses sentiments, de ses passions et de ses rêves. La poésie est autrement, l'évocation d'un Moi à la recherche de lui-même. C'est un miroir qui nous fascine par ses reflets, qui révèle des réalités incroyables pour dire en une langue simple le malheur de l'Afghanistan.

Le théâtre

Le théâtre semble le genre le plus proche de l'imaginaire afghan. Il est lui aussi né de la souffrance et du manque de la liberté d'expression. Les artistes qui improvisent se consacrent presque exclusivement au dévoilement du malheur qui menace leur pays. Ainsi, les pièces de théâtre présentées aujourd'hui donnent lieu à des débats inédits. C'est un théâtre ancré dans l'histoire et l'actualité afghanes, illustrant la misère et la guerre et qui aspire à dénoncer ce mal.

Cependant, tandis que le roman connaît un essor marqué à partir de 2000, le théâtre est resté relativement peu pratiqué jusqu'à ces dernières années. Cela s'explique notamment par le fait que les artistes afghans n'avaient pas la liberté de jouer dans un pays qui tend à considérer le théâtre comme tabou. Dès lors, la plupart des pièces de théâtre sont présentées hors de l'Afghanistan par des artistes afghans réfugiés en Europe ou en Amérique. Les représentations du théâtre moderne se font par une troupe appelée Théâtre Aftaab, (Théâtre du Soleil) qui joue principalement en France et en Allemagne. C'est grâce à elle que le théâtre afghan a peu à peu pris véritablement sa place parmi les genres littéraires afghans pratiqués couramment en Europe.

L'activité théâtrale en Afghanistan est sans doute une activité très importante qui, sous plusieurs formes, remet en question la réalité afghane. Aujourd'hui, les artistes afghans, surtout ceux qui font partie de la jeune génération, portent le théâtre contemporain avec ardeur et créativité. L'actualité afghane marquée

par les horreurs, l'injustice sociale, et les conséquences de la guerre sont des éléments d'inspiration et des thèmes abordés dans des pièces de théâtre, qui viennent aussi dévoiler les différentes facettes de la société afghane. Les artistes afghans pensent le théâtre comme une sorte de reconstruction et de questionnement. Le théâtre afghan contemporain a pour objectif de poser des questions et d'aborder des tabous avec audace et sincérité.

Ces artistes engagés abordent des sujets inédits et interdits en Afghanistan. Ils risquent leur vie pour dévoiler la réalité amère de leur pays par le théâtre. L'activité théâtrale est plus qu'un art pour les Afghans, c'est une sorte de rébellion, de libération et de paix. Le théâtre permet de voir l'Afghanistan sous un angle différent de la poésie et du roman, en offrant une vision très particulière et globale du pays. C'est une peinture en geste de l'existence humaine, un miroir concret qui permet au public de comprendre le sentiment existentiel d'un peuple en souffrance perpétuelle. Il sert à corriger certaines idées déjà reçues en proposant des pièces de théâtre inspirées de l'actualité afghane; il est en ce sens acteur d'une reconstruction intellectuelle capable de changer certaines idées reçues.

Ariane Mnouchkine et Ahmad Pouy sont les principaux représentants du théâtre afghan contemporain et moderne. Ils présentent des pièces de théâtre en France et en Allemagne dont le but est de dénoncer la guerre, les attentats et le fanatisme religieux en Afghanistan. Le théâtre est mal vu en Afghanistan, ce qui oblige les artistes afghans à quitter le territoire pour l'Europe où ils trouvent leur liberté d'expression. Dans une interview accordée au journal *La Croix*, l'artiste Shuhra Sabagny affirme que "*Le théâtre est mal vu là-bas (en Afghanistan)*". Haroon Amani ajoute que le fait de dire qu'il est actif dans le domaine du théâtre pose problème en Afghanistan:

«*Les dernières fois où je m'y suis rendu, j'ai soigneusement évité d'aborder la question. Je n'ai avoué mon métier à personne. Je disais que je travaillais dans un atelier de couture, au Pakistan! Mon quartier, à Kaboul, est trop peu sûr. Le jour, il paraît calme, occupé par des artisans; la nuit, les talibans, descendus des montagnes, prennent leur place.* »

L'activité théâtrale afghane ne cesse de se développer malgré les problèmes de réception en Afghanistan. Il propose une réflexion sur des sujets inabordables; la dramaturgie afghane s'inscrivant ainsi dans le courant de l'art engagé et militant. Quoique méconnu du public international, le théâtre afghan s'avère ainsi être un genre dynamique et créatif s'adressant plus directement au monde que le roman et la poésie.

La littérature afghane se définit donc, dans ses principes, comme une ouverture sur le monde et une forme de résistance contre la déshumanisation et le fanatisme religieux. Elle exprime la crise identitaire et existentielle des femmes et des hommes à la recherche d'eux-mêmes. Une littérature du témoignage, de confession, de dénonciation et de libération. Atiq Rahimi, écrivain de la singularité et de l'inspiration perpétuelle, est un écrivain d'un talent insaisissable. S'inspirant des grands textes sacrés de l'Inde, le Mahâbhârata, la Bhagavad Gîtâ, les cinq livres de la sagesse de Pancatantra, le Panchatantra, la pensée de philosophes indiens comme Tagore, Rahimi donne ainsi à l'écriture une force intense qui seule permet la création. ■

* Spécialiste de la littérature afghane contemporaine, Maroc.

CINQUANTE MOTS d'Est en Ouest

Gilles Lanneau

Restons encore un moment au pays de Mehr. Examinons quelques mots dont l'origine diffère de celle proposée par nos dictionnaires (sans pour autant les contredire). Tous ne sont pas probants; mais ils donnent néanmoins une ouverture supplémentaire à notre compréhension du monde. Et nous imposent un peu d'humilité.

***

anecdote, du grec *anekdota; nokté* en persan.

âtre, du grec *ostrakon; âtr*, *âtra* en avestique[1], désignant le feu domestique et son foyer. Ce feu était le cinquième et dernier dans la hiérarchie des feux sacrés. Il donnera *âtar* en pahlavi[2], peut-être à l'origine de l'arabe *'attâr*, épicier (les épices sont considérées comme des aliments «chauds»), puis *âtash* ou *âtesh* de nos jours. Âzar, l'archange du feu sacré zoroastrien, découle de la même origine.

bande, du francique; *band* en persan signifie «lien»,
«ficelle», «barrage».

capable, du latin *capere,* prendre, contenir; *qâbel* en persan.

cheval, du latin *caballu*s, rosse; *asp*, *aspa* en vieux perse, à rapprocher du sanskrit *ashva*.

clé, du latin *clavis; kélid* en persan.

cotte, mot germanique; à rapprocher de *kot*, veste en persan.

dent, du latin *dens*, *dentis; dandân* en persan.

deux, du latin *duo; do* en persan.

eau, du latin *aqua; ô* dans un dialecte ancien de la région d'Ispahan (il serait encore en usage dans quelques villages).

église, du grec *ekklêsia; kélissa* en persan.

fée, du latin *fatum; pari* en persan, *péri* en dari (langue de l'Afghanistan, issue du moyen perse), à l'origine du vieil anglais *pairy*, puis de *fairy* (fée).

genou, du latin *geniculum; zânou* en persan, *ajno* en kurde.

guerre, du francique *werra;* mais aussi *ker* en avestique,
«faire la guerre».

huit, du latin *octo; hacht* en persan.

jeune, du latin *juvenus; djavân* en persan.

jour, du latin *diurnum; rouz* en persan.

kiosque, du turc *keuchk; koushk* en persan, antérieurement.

lèvre, du latin *labra*, ou *labia; lab* en persan.

maison, du latin *mansio; mân* en vieux kurde (vallée d'Ahouraman) et en vieux perse, ayant aussi désigné l'homme.

mère, du latin *mater; mâdar* en persan.

mesquin, de l'italien *meschino*, chétif; *méskin*, pauvre en persan.

mi, du latin *medius*, **demi**, de *dimidius; nim* en persan.

mihrab, de l'arabe *mihrâb; mehrâbé* en Perse, avant l'islam (dans les lieux de culte mithriaques), puis *mehrâb*.

milieu, de mi et lieu; *miân* en persan.

mitre, du latin *mitra*, issu du grec. Cette coiffure liturgique chrétienne imite celle portée jadis par les mages de Mithra. Notons qu'à ce jour un certain nombre de derviches iraniens portent encore une coiffure élevée imitant cette mitre (celle fermée d'avant le ve siècle).

mois, du latin *mensis; mâh* en persan, signifiant aussi «lune».

mort, du latin *mortuus; mordâd* en vieux perse (la mort), *mordé* en persan (un mort).

nénuphar, de l'arabe *ninoufar; niloufar* en persan. Une jolie tradition iranienne veut que l'armée achéménide, arrivée sur les berges du Nil il y a près de deux millénaires et demi, se soit émerveillée devant les lotus en fleur et les ait appelés *niloufar*,

«gloire du Nil» (le mot *far* étant à l'origine des noms *Farnah*, *Xvarenah*, «Gloire divine» en vieux perse).

neuf (le chiffre), du latin *novem; noh* en persan.

nymphe, du grec *numphê; nemfous* en vieux kurde.

pantalon, de Pantalon, personnage de la comédie italienne; *panto* en vieux kurde.

papillon, du latin *papilio; papouleh* en kurde.

paradis, du grec *paradeisos; pairi daeza* en avestique, désignant un jardin clos où se rencontrent quatre ruisseaux préfigurant les quatre fleuves du Paradis terrestre.

père, du latin *pater; pédar* en persan.

pied, du latin *pes*, *pedis; payé*, *pâ* en persan. Notons l'expression persane *piyâdé*, «à pied».

pyjama, du persan *pijâmah;* rien à dire.

que, **qui** (pronoms relatifs); *ké*, *ki* en persan.

racine, du latin *radix*, *radicis; rishé* en persan.

raisin, du latin *racemus; rèz* en vieux kurde.

rossignol, du latin *luscinia; bolbol* en persan.

six, du latin *sex; shesh* en persan.

ski, mot norvégien; *kheské* en vieux kurde (vallée d'Ahouraman), signifiant «glissé» (et prononcé r'ské). Ce mot désignait alors des planches étroites dont se servaient les montagnards en hiver pour marcher sur la neige (dixit le professeur Kamel Safariân, de Marivân).

tambour, du persan *tabir;* mais aussi *tombak* en kurde.

tiare, du latin *tiara*, issu du persan; coiffure papale.

Comme la mitre, elle découle du nom Mithra.

toi, du latin *te; to* en persan.

Uranus: à l'origine *varouna* en vieux kurde, «ciel», puis *ourana* en assyrien, «ciel» d'une manière générale et «Uranus» en particulier. Notons que dans les Védas indiens, Varouna, divinité associée à Mitra (pas le Mithra d'Iran!) est à la fois identifiable (ou comparable) à Ouranos, le ciel des Grecs, et à Uranus.

69

vache, du latin *vacca; gâv* en persan (en Inde, vache se dit *go*, à rapprocher de l'anglais *cow*).

ville, du latin *villa*, maison de campagne; *vil* en avestique.

ziggourat, de l'assyrien *ziggouratou*. Ce mot dériverait de *zaqarou*, signifiant «grand», «vertical»; à rapprocher de Zagros, du nom de cette chaîne montagneuse séparant l'Iran et l'Irak. Les sommets bien découpés de cette région, principalement dans les provinces iraniennes allant du Kurdistan au Fârs, et qui seront les sièges des «divinités», sont possiblement à l'origine des ziggourats, appelées «Maison de la montagne de l'Univers», ou «Maison de la montagne qui monte jusqu'au ciel».

Douze mots supplémentaires, chez nos voisins anglais.

bad, mauvais, méchant; idem en persan.

better, mieux, meilleur; *behtar* en persan.

big, grand, fort; *bog* en vieux kurde, *bozorg* en persan.

body, corps; *badan* en persan.

brother, frère; *barodar* en persan.

daughter, fille; *dokhtar* (prononcé dorhtar) en persan.

mouse, souris; *mouch* en persan.

new, nouveau, neuf; *now* en persan. **no**, non; *nah* ou *neh* en persan.

star, **étoile**; *sétâré* en persan.

sugar, sucre; *chekar* en persan (le sucre en poudre).

warm, chaud; *garm* en persan.

***

Plus quatre, d'un peu plus loin.

adâm, homme en hébreu; *âdam* en persan. Dans la Perse de Cyrus II (vers – 550), *âdam* signifiait aussi «je suis», et peut donc être rapproché du sanskrit *âham*, ou de l'anglais *I am*, ayant le même sens; d'où une possible origine indo-européenne de ce mot (*adâm* serait donc probablement un emprunt au vieux perse, sous la dynastie achéménide).

eretz, terre, pays en hébreu; *ertz* en kurde, mais aussi *earth* en anglais, *erde* en allemand. De par son caractère monosyllabique, *ertz* est probablement antérieur à *eretz*.

maïdan, place (dans une ville) en ukrainien; *meydân* en persan, comme en arabe. Il s'agissait à l'origine, dans la Perse orientale, d'une prairie au centre des villages, destinée aux rassemblements; mais aussi au jeu du polo. Elle sera peut-être à l'origine de l'anglais *meadow.*

zéna, femme en tchèque; *zéné* en kurde, *zan* en persan.

***

Deux noms de ville, au Moyen-Orient.

Baghdad (prononcé barhdad), et non Bagdad. Une petite ville fondée par les Perses à l'origine, sur le Tigre. En décomposant ce nom en persan, nous obtenons *bâgh*, jardin, et *dâd*, du verbe *dâdan*, donner. Baghdad serait donc le «Don du Jardin», ce jardin étant la Mésopotamie.

Suse, ville biblique (où se situe le récit du Livre d'Esther), au sud-ouest de l'Iran, non loin de la frontière de l'Irak. Suse se disait Shoush dans l'Antiquité, le mot *shoush* signifiant «lys» (comme en hébreu). La fleur du lys est un symbole de perfection, en amont de notre royauté française. Le mot *shoush* évoluera en *soussan*. Il est à

l'origine du prénom persan Soussan, lui-même à l'origine de Suzanne.

Nous avons remarqué la similitude de deux mots, un persan et un kurde, avec leur équivalent hébreu. De nombreuses autres similitudes existent. Elles peuvent s'expliquer en partie par le fait que ces peuples se sont côtoyés durant l'Histoire. En partie aussi par l'usage de l'araméen[3], de par sa simplicité, comme langue administrative sous les Achéménides. Il est toutefois utile de mentionner une recherche réalisée par Tamara Traubman et publiée le 21 décembre 2001 dans le quotidien israélien *Haaretz*. Il y a été trouvé, au terme d'analyses effectuées sur l'ADN des peuples juifs et palestiniens, en vue d'y déceler quelque similitude – ce qui partait d'une intention louable! – «une grande ressemblance génétique entre les Juifs et les Kurdes[4]», et dans une moindre mesure les Arméniens et les Turcs. Que dire de mieux pour rapprocher les hommes entre eux!

Rapprochons-nous de notre vieille Europe aussi, et voya geons un peu en terres celtiques.

Nous avons mentionné, au début de cet ouvrage, des divinités ressemblant curieusement à celles de l'Orient: Dagd, Baginatus, Boudiga… et Bag, en amont de Mehr, ainsi que d'autres dieux. Voyons quelques autres noms plus ou moins ressemblants.

aes dana, gens de l'art, désignant la troisième classe dans la société celtique[5]168; à rapprocher du persan *dânâ*, sage, instruit.

ban, femme; *zan* en persan.

fal, désignant une roche divinatoire en Irlande; à rappro- cher du persan *fâl*, «augure», «présage». Signalons le nom *fâlguir*,
«voyante» en persan.

Signalons aussi le sacrifice propitiatoire de taureaux blancs lors de la cueillette du gui, l'acte sacré par excellence, nous rappelant le sacrifice initial de Mithra. Et aussi le chant du druide irlandais Amorgen[6], évoquant «le taureau aux sept combats», lequel rappelle les sept épreuves de l'adepte de Mithra[7].

Un seul mot pour conclure, prononcé avec la même intonation traînante, renforçant l'affirmation, en espagnol et en persan: *vale*, prononcé **balé,** «oui», par deux fois.

Nota. La recherche des étymologies, hors des chemins balisés, est un travail délicat, où l'erreur est possible. La Perse a étendu son emprise sur trois continents, a subi aussi des invasions. Le voyage des mots a suivi celui des hommes. De nombreux mots perses se sont exportés vers la Grèce, ce qui explique leur influence jusque chez nous, en partie. Quelques-uns ont suivi le chemin inverse[8]. Les échanges culturels ont été courants avec les empires voisins, l'Inde en particulier. Le mot «jungle», par exemple, découle de *djangal*, identique en persan et en hindi. Difficile donc d'en saisir l'origine! ■

---

1. Langue de la Perse antique, l'Avesta étant le livre saint des zoroastriens.
2. Langue de l'époque sassanide (iiie au viie siècle), appelée aussi moyen perse.
3. Langue sémitique, assez proche de l'hébreu. Peu de mots sémitiques entreront dans la langue persique (avant l'islam) alors que celle-ci s'introduira beaucoup plus largement dans les langues sémitiques.
4. L'hypothèse d'une origine iranienne a été développée par l'historien et linguiste français James Darmesteter au XIXe siècle.
5. Nous trouverons les trois mêmes classes sociales en Perse.
6. Un nom ressemblant à l'ancien perse amordâd, «immortalité», et aussi à marg, «la mort» (en fârsi).
7. L'iranologue Henry Corbin a souligné aussi les concordances entre celtisme et culte de Mithra (*En islam iranien*, tome II, Gallimard, pp. 157-158).
8. Peu de mots grecs entreront dans la langue persane. Citons entre autres le mot *obolos*, sou, à l'origine de *poul*, argent.

Toûs, le village éternel du Khorâssân

Babak Ershadi



▲ *Monument funéraire de Ferdowsi à Toûs.*
Photos prises par Babak Ershadi, novembre 2016.

Toûs est un petit village peu peuplé qui se situe à 35 kilomètres au nord-ouest de la métropole de Mashhad, deuxième grande ville d'Iran après Téhéran avec plus de trois millions d'habitants. Jusqu'en 2012, Toûs était un village du département de Mashhad, mais à partir du 14 février 2013, son statut a changé dans les divisions administratives, et il est devenu un faubourg dépendant du 12e arrondissement de la métropole de Mashhad.

Dans l'histoire préislamique de l'Iran, le nom de Toûs n'a été mentionné que très rarement et de manière tardive. Les documents achéménides (550-330 av. J.-C.) ne mentionnent pas Toûs. Cependant, les historiens contemporains des Achéménides citent le nom de «Sussia», une ville de la satrapie parthe du nord-est de l'Empire achéménide, correspondant au Khorâssân actuel. Certains experts disent que «Sussia» aurait pu être Toûs.

Le mot «Toûs» désigne aussi le nom d'un personnage de la mythologie iranienne. Toûs était le fils du roi légendaire Nowzar, fils de Manoutchehr. Toûs ne devint pas roi après la mort de son père, mais c'était un grand général des armées iraniennes. Selon la légende, il fonda la ville de Sâri, qui est aujourd'hui le chef-lieu de la province septentrionale du Mâzandârân.

Certains experts de l'Avesta, livre sacré du zoroastrisme, disent que Toûs était l'une des seize

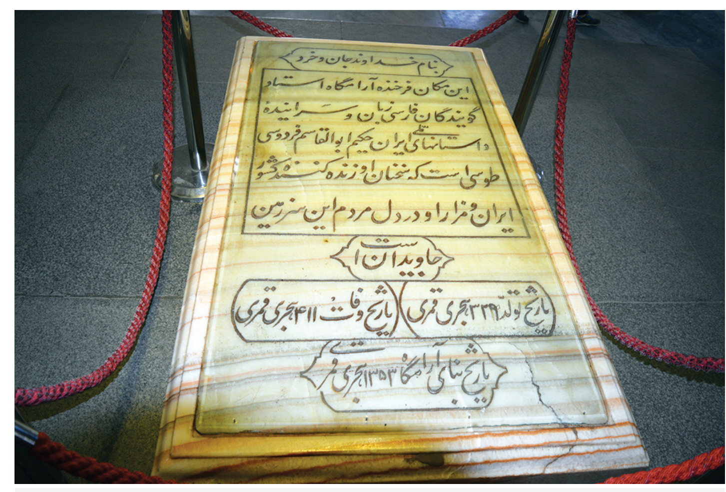
régions sacrées de l'Iran zoroastrien dont les noms sont cités dans les textes anciens de l'Avesta.

Sous les Arsacides (250 av. J.-C.- 224 de notre ère), aucun document ne cite le nom de Toûs. Il faut donc attendre les Sassanides (224-651 apr. J.-C.) pour que le nom de Toûs apparaisse enfin dans les documents de la période préislamique.

* * *

Bien qu'il ait été, pendant toute son histoire, un tout petit village, Toûs est connu par tous les Iraniens pour plusieurs raisons:

- Il prête son nom à une région assez vaste, comptant jusqu'à une centaine de petits villages dont la population actuelle dépasse les 150 000 habitants;
- Son nom est souvent cité dans l'histoire de la vie du huitième Imâm des chiites, Ali ibn Moussâ al-Rezâ;
- Il est le berceau du plus grand poète épique de la littérature iranienne, Ferdowsi (né dans un village voisin vers 940, et mort vers 1020 à Toûs).



▲ *Mausolée de Ferdowsi, pierre tombale*

Le nom de Toûs est également lié à l'histoire de la vie de plusieurs personnalités célèbres de l'Iran et de la civilisation musulmane au Moyen Âge, nées à Toûs ou dans les villages voisins:

- Nassireddine Toûsi (1201-1274), grand philosophe, mathématicien et astronome, qui fut également vizir de


▲ *Statue de Ferdowsi, Toûs*



▲ *Mausolée de Ferdowsi, des bas-reliefs représentant des scènes du «Livre des Rois»*

Le mot «Toûs» désigne aussi le nom d'un personnage de la mythologie iranienne. Toûs était le fils du roi légendaire Nowzar, fils de Manoutchehr. Toûs ne devint pas roi après la mort de son père, mais c'était un grand général des armées iraniennes. Selon la légende, il fonda la ville de Sâri, qui est aujourd'hui le chef-lieu de la province septentrionale du Mâzandârân.

l'empereur mongol, Hulagu Khân.

- Nizâm al-Molk (1018-1092), grand politicien, vizir des sultans seldjoukides Alp Arsalan et Malik Shâh Ier, et fondateur des grandes écoles supérieures Nizamiyyah à Bagdad, Amol, Neyshâbor, Balkh, Hérat, Ispahan, …

- Mohammad al-Ghazali (1058-1111), philosophe, grand soufi et mystique musulman, connu sous le nom d'Algazel en Europe médiévale.

Dans *Le Livre des Rois* (Shâhnâmeh), grand ouvrage épique de la littérature iranienne, Ferdowsi, originaire lui-même d'un petit village appelé Paj, cite plusieurs fois le nom de Toûs. Il relate que Sâm, grand-père de Rostam, le plus grand héros du *Livre des Rois*, se battit contre un dragon près de la rivière Kashafroud à Toûs, et le tua.

Selon la légende, ce fut à Toûs que le roi mythologique Key Kâvous cacha son trésor appelé Arous (jeune mariée). Plus tard, quand Key Khosro devint roi, il fit découvrir le trésor et le fit partager parmi les héros de ses armées.

Et enfin, Ferdowsi relate dans *Le Livre des Rois* que le roi sassanide, Yazdgerd Ier (roi de Perse de 339 à 420 de notre ère), surnommé «le pêcheur», fut tué à coup de pied de cheval près d'une source à Toûs.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le nom de Toûs est lié également à l'histoire de la vie de l'Imâm Rezâ, huitième imam des chiites duodécimains. Le calife abbasside Hâroun al-Rashid

mourut en 809 à Toûs, alors qu'il s'était rendu dans le Khorâssân pour étouffer une insurrection locale. L'un de ses généraux, Humaïd ibn Qahtaba, avait un grand palais dans un village voisin qui s'appelait Sanâbâd. Après la mort du calife, ces deux fils Amin et Ma'moun entrèrent en lutte pour la succession au trône. Amin, de mère arabe, était soutenu par l'aristocratie arabe de Bagdad. Son demi-frère, Ma'moun, était lui de mère perse et il comptait sur le soutien des Perses, notamment des chiites. Ce dernier l'emporta sur son frère, et après la mort d'Amin, il devint calife. Il s'installa dans le Khorâssân, et pour obtenir la faveur des chiites, il fit venir l'Imâm Rezâ auprès de lui, en annonçant qu'il voulait faire de lui son successeur. L'Imâm Rezâ connaissait sa vraie intention, et il décida de rejeter l'offre de Ma'moun. «*Si tu es vraiment calife, tu n'as pas le droit d'offrir à un autre le rang que Dieu t'a offert. Et si tu n'es pas un vrai calife, comment veux-tu m'offrir ce qui ne t'appartient pas?*», dit l'Imâm Rezâ à Ma'moun. Mais les objectifs de Ma'moun étaient multiples: en proposant la succession au pouvoir à l'Imâm Rezâ, il voulait empêcher une insurrection chiite contre le califat et conférer, en même temps, une sorte de légitimité à son pouvoir. En tout état de cause, le nouveau calife obligea l'Imâm Rezâ à se rendre dans le Khorâssân. La succession qu'il avait promise n'eut jamais lieu, car il fit empoisonner l'Imâm Rezâ en 818. Après le martyre de ce dernier, Ma'moun donna l'ordre qu'il soit inhumé à Sanâbâd, près de la tombe d'Hâroun al-Rachid.

> Le village de Sanâbâd prit le nom de «Mashhad», ce qui signifie en arabe «lieu du martyre». Sanâbâd, qui se situait à quelque 35 kilomètres au sud-est de Toûs, est ainsi devenu le lieu le plus sacré de l'Iran en raison de la présence en son sein du mausolée de l'Imâm Rezâ.



▲ *Harouniyeh à Toûs, façade principale*



▲ *Harouniyeh à Toûs*

Le village de Sanâbâd prit le nom de «Mashhad», ce qui signifie en arabe «lieu du martyre». Sanâbâd, qui se situait à quelque 35 kilomètres au sud-est de Toûs, est ainsi devenu le lieu le plus sacré de l'Iran en raison de la présence en son sein du mausolée de l'Imâm Rezâ. Le village originel de Sanâbâd n'existe plus aujourd'hui, et il est devenu l'un des quartiers historiques du centre-ville de Mashhad.

Le quatrième fils de Tamerlan, Shâhrokh (1377-1447) transféra la capitale timouride de Samarkand (aujourd'hui en Ouzbékistan) à Hérat (Afghanistan). Ce fut à cette époque que Mashhad prit de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir la capitale du Khorâssân.

Les armées de Gengis Khân attaquèrent le royaume de Khwarezm et le Khorâssân dès 1218. Toûs fut détruit par les troupes de Tolui (1190-1232), un fils de Gengis Khân. Plus tard, un autre fils de l'empereur mongol, Ögedeï Khân (1186-1241) fit reconstruire Toûs. Pendant un temps, Toûs devint un siège principal des Ilkhanides, les descendants de Gengis Khân, dans le Khorâssân.

En 1389, Mirân Shâh, le troisième fils du conquérant turco-mongol Tamerlan (1336-1405), attaqua Toûs pour étouffer l'insurrection des habitants. Selon les documents historiques, Mirân Shâh fit massacrer 10 000 habitants de Toûs.

La forteresse de Toûs fut construite vers 1405, juste après la mort de Tamerlan. Les descendants de Tamerlan fondèrent le grand empire des Timourides. Le quatrième fils de Tamerlan, Shâhrokh (1377-1447) transféra la capitale timouride de Samarkand (aujourd'hui en Ouzbékistan) à Hérat (Afghanistan). Ce fut à cette époque que Mashhad prit de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir la capitale du Khorâssân. L'épouse de Shâhrokh Mirzâ, Goharshâd (1378-1457), était une

femme de la noblesse persane. Elle joua un rôle politique de premier ordre dans l'histoire de l'empire des Timourides. C'est elle qui a convaincu son mari de transférer la capitale de Samarkand à Hérat où ses frères étaient au service de la cour locale des gouverneurs timourides.

Sous son influence, la langue et la culture persanes prirent une grande importance à la cour des Timourides turcophones. Ses efforts furent, en quelque sorte, un élément-clé de la renaissance de la culture et de la langue persanes après les invasions turco-mongoles. Elle encourageait Shâhrokh à accueillir dans sa cour les savants, les hommes de lettres, les artistes et les penseurs iraniens. Goharshâd fit construire, à Hérat et à Mashhad, deux grandes mosquées qui portent son nom. La Mosquée de Goharshâd de Mashhad se situe tout près du mausolée de l'Imâm Rezâ. Elle est un magnifique exemple de l'architecture iranienne de cette période.

* * *

Deux monuments importants de Toûs sont le Hârouniyeh et le mausolée de Ferdowsi. Le monument actuel de Harouniyeh est l'unique monument du Vieux Toûs. L'histoire de ce beau monument est un mystère. En effet, il n'existe aucun document au sujet de la construction de cet édifice de brique qui porte le nom d'Hâroun al-Rashid. On ne connaît pas non plus sa fonction dans le passé.

Certains experts disent que ce monument fut bâti au XIVe siècle en s'appuyant sur le style architectural de l'édifice originel. Mais pour certains, Hârouniyeh serait plus ancien et aurait été une prison créée par Hâroun al-Rashid sur les ruines d'un temple de feu zoroastrien.

Selon d'autres spécialistes, Harouniyeh aurait été une école ou un monument funéraire, peut-être celui du grand mystique Mohammad al-Ghazali, mais le tombeau de ce dernier a été récemment découvert dans un autre secteur de Toûs.

Le monument emblématique de Toûs est le tombeau de Ferdowsi, grand poète épique du Xe siècle. Le monument actuel du tombeau est l'œuvre de l'architecte contemporain Houshang Seyhoun (1920-2014) sur la base d'un plan de Karim Tâherzâdeh Behzâd (1888-1963). Le monument fut construit de 1930 à 1934 et inauguré à l'occasion des commémorations du millième anniversaire de Ferdowsi. Le bâtiment rappelle l'architecture de la période achéménide, notamment celle de Persépolis et du tombeau de Cyrus le Grand à Pasargades.

Le nom de Toûs est lié éternellement à celui de Ferdowsi. Avec *Le Livre des Rois*, la plus grande œuvre épique de la littérature persane en plus de 60 000 distiques, Ferdowsi est considéré, à juste titre, comme le promoteur de la langue et de la culture persanes.

Le monument actuel de Harouniyeh est l'unique monument du Vieux Toûs. L'histoire de ce beau monument est un mystère. En effet, il n'existe aucun document au sujet de la construction de cet édifice de brique qui porte le nom d'Hâroun al-Rashid. On ne connaît pas non plus sa fonction dans le passé.

Voici quelques vers du Livre des Rois traduit en français par Jules Mohl (1800-1876):

C'est le livre des rois des anciens temps,
Évoqués dans des poèmes bien éloquents.
Des héros braves, des rois renommés
Tous un par un, je les ai nommés.
Tous ont disparu au passage du temps
Je les fais revivre grâce au persan.
Tout monument se détruit souvent
À cause de l'averse, à cause du vent.
J'érige un palais au poème persan
Qui ne se détruira ni par averse ni par vent.
Je ne mourrai jamais, je serai vivant
J'ai semé partout le poème persan.
J'ai beaucoup souffert pendant trente ans
Pour faire revivre l'Iran grâce au persan. ■

Ordre des Travailleurs

Saeid Khanabadi

Ce jour-là, comme le jour d'avant, comme le jour d'après et comme les autres jours, à l'heure de la sortie, il était encore au bureau. Entouré par des tas de documents, noyé sous une pile de papiers et enfoncé dans son fauteuil, devant le large écran de son ordinateur qui fonctionnait parfois comme un bouclier contre les regards gênants et jaloux de ses collègues, il rédigeait, comme d'habitude, un procès-verbal concernant la réunion quotidienne de la direction de l'entreprise se tenant à dix heures chaque matin. Ces longues réunions qui ressemblent, d'une certaine manière, aux Agoras des Grecs dans l'Antiquité. Des salves sophistiques ou une performance rhétorique d'une caste souveraine, qui se croyait noble citoyenne des Polis démocratiques parce qu'elle louait la liberté de l'être humain. Même si chacun des membres de cette caste possédait des esclaves.

Ceci dit, s'ils n'apportaient pas grand-chose aux défavorisés de la société, les discours des Grecs antiques avaient une réelle valeur littéraire et ils sont maintenant un héritage culturel pour leurs descendants qui, pratiquant les mêmes techniques discursives, se réunissent aujourd'hui plutôt dans les rangs d'organisations caritatives ou se mobilisent dans les manifestations organisées par les mouvements néo-socialistes contre les programmes d'austérité de l'Union européenne.

Mais malheureusement, ces directeurs n'ont en rien hérité des talents rhétoriques ou logiques de leurs ancêtres gréco-romains. Quant à lui, son métier pénible se résume à élaborer des rapports journaliers sur les propos de tels directeurs qui n'arrivent même pas à élaborer une argumentation simple pour impressionner le marchand de légumes de leur quartier résidentiel et réduire le prix de leur demi-kilo de tomates organiques.

Ces mêmes tomates, un jour nourritures célestes des Incas, bénies par les dieux aztèques avant d'être disséminées par les colonisateurs espagnols au XVIe siècle dans le monde entier pour devenir un élément de base de l'art culinaire.

Ceci dit, ces directeurs-là n'ont même pas besoin d'acheter un demi-kilo de tomates organiques car leurs épouses, actives dans la même société ou dans une autre, n'ont ni le temps ni le talent de préparer une omelette à la tomate, et préfèrent commander le dîner de la famille au service Delivery d'une pizzéria se présentant comme "italienne", comme presque toutes les pizzérias de notre monde aujourd'hui !

Lui, le héros de ce récit - le seul endroit où il pourrait être un héros -, est un ingénieur en planning industriel, parlant trois langues étrangères, maîtrisant une vingtaine de logiciels ultra-complexes, après avoir obtenu trois Masters différents dans trois pays différents, et après avoir passé trois ans au chômage. Il se voit finalement contraint de travailler dans cette société provinciale, pour accompagner la direction d'entreprise dans

ses réunions sans issue, tenues à dix heures chaque matin. Ce corps directorial dont on parle ne comprend que cinq actionnaires, dont le savoir technique et la compétence académique se limitent à pouvoir répondre négativement aux requêtes d'amitié de Facebook sur leur iPad Pro. Le plus éduqué parmi eux est le PDG qui, grâce aux pots-de-vin de sa maman offerts discrètement au doyen du collège privé de leur ville natale, avait pu obtenir un bac+2, avec une mention très mauvaise, dans le domaine de l'irrigation des plantes tropicales en zone polaire. Une discipline futuriste dont l'intitulé farfelu ne sera plus comique dans 50 ans, en tenant compte des changements climatiques et de l'effet de serre.

Il doit, donc, rédiger son procès-verbal, selon les mécanismes de la bureaucratie étouffante identifiés par Max Webber, il y a un siècle, comme une cristallisation de l'action moderne. A souligner que ce Max Webber est un peu différent de notre contemporain Mark Webber, le pilote australien de Formule 1. Peut-être un descendant de la même famille philosophe mais ayant subi les conséquences de l'immigration, de la même nature que les héros de *Great Expectations*.

Le procès-verbal qu'il monte sera transmis aux diverses institutions qui l'archiveront sans le traiter ou le retransmettront à une dizaine de structures affiliées. Maintes autres réunions s'organisent dans ces centaines d'établissements publics pour donner naissance encore et encore aux procès-verbaux hebdomadaires des conseils municipaux, aux comptes rendus mensuels des préfectures, aux rapports trimestriels des ministères, aux notes annuelles de la Primature, dans les pays où ce poste existe, ou aux bulletins décennaux de la Présidence ou même aux courriers royaux dans certains autres pays-musées qui n'aiment pas apparemment se retirer des souvenirs du Moyen Âge. Des milliers d'hommes, consciemment ou inconsciemment, adhèrent à ce cycle absurde de la philosophie moderne du travail.

Tout en rédigeant son procès-verbal à l'aide de l'hémisphère droit de son cerveau, le côté opposé à celui du cœur, il réfléchit, grâce à son hémisphère gauche, à cette philosophie du travail. La télévision du bureau est allumée. Et s'il y a une télé au bureau, c'est pour enregistrer, de temps en temps, les interviews du PDG avec les chaînes locales qui, après avoir reçu un chèque de quelques milliers d'euros, se rappellent de leur mission médiatique de présentation des activistes économiques de la région pour leurs téléspectateurs-consommateurs. À la Une, on parle de la victoire du *Labour party* aux élections postales ou par correspondance en Angleterre, où un musulman pakistanais est élu maire de Londres. La jolie présentatrice continue avec la grève des pilotes français contre la loi du travail ou loi El-Khomri quelques jours avant l'Euro 2016. Le nom El-Khomri pousse, involontairement, notre héros à penser au mot *el-khomrah* qui, dans la poésie arabo-persane, désigne un récipient en terre cuite destiné à conserver du vin. La présentatrice parle également de la manifestation calme des policiers désirant négocier une hausse de salaire. Cinq minutes plus tard, une publicité invite le téléspectateur-consommateur à dépenser 135 700 euros pour une Maserati décapotable, puis à gaspiller 2000 euros de plus pour un bracelet Swarovski qu'on peut trouver à deux euros chez un marchand ambulant immigré clandestin dont les descendants seront peut-être, un jour, les champions de Formule 100 des spationefs.

Il est déjà 5 heures du soir et il se presse pour quitter le bureau. Enfin, son procès-verbal s'achève et arrive la fin d'une autre journée de ses vingt ans de carrière de bon employé d'administration. Il ramasse ses papiers éparpillés sur son grand bureau en

bois exotique importé d'un pays ex-colonisé d'Afrique de l'Ouest, issu d'un arbre de 150 ans abattu par une société européenne possédant le monopole du marché du bois grâce à un décret du ministère des Réserves naturelles et des Ressources animales. Il met le procès-verbal dans son cartable en cuir de caïman de marque Lacoste, importé encore du même pays grâce à un autre décret du même ministère.

Mais en suivant encore les pensées de son hémisphère gauche, il songe à une question fondamentale. Serait-il possible de quitter ce métier qui l'a transformé en une machine déjà programmée pour commencer le matin dans un réseau déjà défini, en vue d'obtenir le soir les résultats déjà dictés, en faveur d'une classe déjà choisie? Il se demande pour la énième fois de sa carrière professionnelle s'il existe un moyen de sortir de cette vie clichée du hyper-capitalisme.

C'est au lycée et dans les *Fables* de La Fontaine qu'il a appris l'importance de la vertu du travail, par cette histoire de fourmi travailleuse et de cigale danseuse. A noter que la danse n'était pas à l'époque un métier couvert par la CNPS. Mais en tout cas, cela ne justifie pas, selon notre héros, la méchanceté de la fourmi qui ignore ses tâches humanitaires ou *cigalitaires*. En théorisant ses souffrances dans ce système du travail, il pense aussi aux paroles de sa mère, membre d'un parti démocrate-chrétien, qui disait tout le temps que la Genèse considère le travail comme un mandat confié par Dieu à l'homme car l'Éternel, après la création de l'homme, lui demande de cultiver l'Éden. Quant aux théories socioéconomiques - celles qu'il a essayé d'apprendre durant les cours de ses trois Masters -, elles affirment que le travail est un élément constitutif du PIB dans une société moderne. Il se souvient aussi des discours solennels d'un de ses maîtres de conférences à l'université, celui qui sera nommé, dans quelques mois, au Conseil des ministres. Une nomination basée sans aucun doute sur les hautes qualités scientifiques et académiques de ce grand professeur.

"Certains rêvent de monter dans une Maserati et parfois, ils réalisent cette ambition, mais rares sont ceux qui envisagent d'investir, dans le cadre du Projet Présidentiel du développement (PPD), en vue de mettre en place une usine locale de fabrication de véhicules afin de créer des emplois pour leurs compatriotes."

Soudainement, en laissant la question de l'incohérence des discours de propagande de son ancien professeur, qui ignorait clairement le budget de base nécessaire à la mise en place d'une ligne de fabrication d'automobile, il décide de prendre une décision. Il décide de briser le nouvel ordre mondial, de se révolter contre ce réseau de clichés-tabous, de s'évader de cette prison de manifeste discrimination, d'attaquer cette version du rapport seigneur-serf du Moyen-âge et de patron-esclave de l'Antiquité. Il décide fermement de se révolter contre cette idéologie dogmatique, de ne plus jamais exercer une telle profession, de quitter son bureau, de ne plus vendre les moments irremplaçables de sa courte vie pour doubler le capital de ses patrons, de ne plus être un néo-esclave de la doctrine dominatrice du néo-libéralisme, du néo-capitalisme, du néo-colonialisme, du néo-impérialisme, pour sentir le plaisir d'être un homme libre.

- Je suis né libre et je le demeure. Demain, je démissionnerai!

Noyé dans ses slogans révolutionnaires, il quitte le bureau. Il regarde sa montre Apple. Ce soir, c'est l'anniversaire de sa petite amie. Il doit se rendre dans une galerie récemment inaugurée en vue de lui acheter un bracelet Swarovski. Il monte dans la Maserati décapotable qu'il a louée spécialement pour ce soir. En passant le deuxième feu, il oublie déjà sa décision qu'il a l'habitude de prendre, depuis 20 ans, chaque soir à l'heure de la sortie. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- [ ] یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- [ ] شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال
- [ ] 1 an 50 000 tomans
- [ ] 6 mois 25 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) ______ مؤسسه

Nom ______ نام خانوادگی Prénom ______ نام

Adresse ______ آدرس

Boîte postale ______ صندوق پستی Code postal ______ کدپستی

E-mail ______ پست الکترونیکی Téléphone ______ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- [ ] شش ماهه ۱/۳۰۰/۰۰۰ ریال
- [ ] یک ساله ۲/۶۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- [ ] 1 an 260 000 tomans
- [ ] 6 mois 130 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

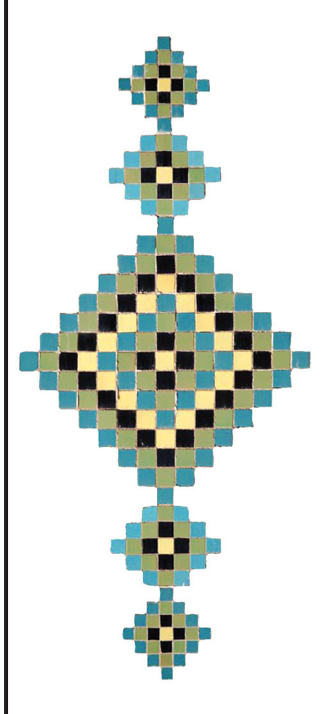
تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژِیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
La cascade Pirân ou Rijâb est l'une des hautes cascades d'Iran, se jetant d'une hauteur d'environ cent mètres. Sarpol-e Zahâb, Kermânshâh

رُوو دو تهران

شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۴۲، شهریور ۱۳۹۶، سال دوازدهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir